

Le spectre des forêts

SOMMAIRE

Le loup & Cie

Édito, par Guillaume Condello	p. 3
Corps à corps, « Les Remords du loup », par Laurent Albarracin	p. 4
Sentier critique, « Trois loups (et le grand méchant cochon) », par Pierre Vinclair	p. 6

Partir en nuée

Claude Minière, « Le Livre des amis et des ennemis » (3/3)	p. 16
Dominique Quélen, « Son corps »	p. 20
Olivier Domerg, « Le Manuscrit » (14/15)	p. 23
Alexander Dickow, « Déblais » (2/4)	p. 27
Denise Riley, « Un chant d'adieu » (2/2), traduit de l'anglais par Guillaume Condello	p. 29

Chanter avec les chacals

Roger Kamenetz, « Allen Ginsberg pardonne à Ezra Pound de la part des Juifs » traduit de l'anglais par Sabine Huynh	p. 33
Christophe Macquet, « រតនៈ » (dans la nuit Khmère) (6/10)	p. 38
Sarah Tritz, « It's a long journey », 3	p. 41
Frédéric Laé, « Victoriennes », 7	p. 42

Voler l'âme des feuilles

Oswaldo Lamborghini, « Poésies » (3/3), traduit de l'espagnol par Guillaume Contré	p. 44
Frédéric Forte, « Le sentiment général » (2/2)	p. 49
Alexander Pope, « Le Rapt de la boucle » (3/5)	p. 53
Guillaume Métayer, « Après Babel » (12/12)	p. 56
Eva Nielsen, « Panorama zéro » (2/5)	p. 61

Les auteurs

p. 63

Édito

Guillaume Condello

Les enfants de nos contrées ne connaissent plus guère les loups que par le biais des contes, des histoires pour s'endormir, ou de visites dans de tristes parcs où les plus petits pressent leur museau contre la barrière de bois, pour voir un soigneur lancer à des sortes de chiens maigres et hauts sur pattes, un peu craintifs, des côtelettes crues.

Et pourtant, des loups, il y en a, dans nos forêts, depuis quelques années, depuis qu'ils sont revenus s'installer depuis l'Italie voisine. Et il en faudrait même davantage : des projets de *rewilding*, menés depuis quelques années pour lutter contre l'artificialisation de nos écosystèmes, incluent l'introduction ou la réintroduction de la mégafaune, grands bovidés, grands prédateurs : le loup, contre la catastrophe écologique. Plus qu'aux enfants, c'est aux bergers, depuis longtemps déshabitués à vivre en compagnie de compère Loup, qu'il serait utile de lire ces histoires : offrir des mythes, pour leur donner la possibilité de reprendre langue avec l'ennemi intime. La littérature et ces mythes peuvent-ils nous aider à retrouver un moyen de dialoguer avec le loup ?

Nous ne pouvons plus y croire. Le loup, une fois perdues les occasions de le véritablement rencontrer, n'est plus rien pour nous. Et pourtant, la catastrophe écologique en cours nous contraint sans doute à chercher des moyens de reprendre langue avec la meute muette des loups, tous les peuples des bois.

Alors, que peut la poésie, ici ? Peut-elle faire parler, suivant une formule célèbre, les sans-voix ? Comment communiquer avec les arbres et les loups ?

A la croisée des chemins, on peut deviner plusieurs grandes directions. La première est sans doute souvent réactionnaire, qui consiste à donner la parole au loup pour lui faire dire le mal (ou le bien, mais c'est plus rare) que nous pensons de notre moderne civilisation : allégorie de la Nature sauvage, animal vengeur, le loup démasque notre vérité cachée. On voit tout de même beaucoup l'auteur-ventriloque caché derrière la marionnette : qu'il s'agisse de célébrer la nature sauvage ou de louer les réussites de la civilisation, c'est encore l'homme qui parle.

D'un autre côté, assumant de parler au nom du loup, on pourrait identifier une posture chamanique consistant à communiquer avec l'esprit des bêtes, des loups, à nous en livrer la parole. Le loup, c'est aussi la forêt, la demeure des esprits, avec lesquels on ne peut entrer en communication que guidés par un émissaire, ou un interprète. Mais comment croire en ces mythes et sortilèges réinventés ? Le loup n'est plus, pour nous, un esprit avec lequel nous pourrions communiquer, pour retrouver des relations plus harmonieuses avec la « Nature ». L'autorité des croyances leur vient autant de leur origine perdue que de leur ancienneté : elles sont « vraies » parce qu'elles ont *toujours* été vraies. Et au surplus, même s'il vient lutter contre les catastrophes provoquées par un rationalisme étroit, qui a voulu détruire les écosystèmes traditionnels pour les soumettre à l'empire de la science, l'irrationalisme reste, à mon sens, politiquement dangereux, et poétiquement naïf : une deuxième fois, le loup est la marionnette du ventriloque humain ; mais cette fois-ci, ce dernier feint de croire qu'il n'est que le scribe des esprits.

Le poète peut aussi adopter le regard du naturaliste, amoureux sincère la nature, qui en dit les cycles et les

dramas intimes. Almanach d'un Comté des Sables, peu accessible à qui ne connaît pas les espèces, les us et coutumes des espèces dont on raconte la vie simple. Et par ailleurs, comment ne pas soupçonner, dans une telle posture contemplative, une distance reconduite entre Nature et Culture ? Sur chacun de ces trois chemins, la rencontre avec le loup, avec la nature dans sa « sauvagerie » reste problématique.

Il y aurait peut-être une quatrième direction (et d'autres encore !), qui ne ferait pas l'impasse sur les conditions d'impossibilité de rencontre avec la « nature », et l'animal en particulier. C'est qu'au fond, il faut reconnaître que nous ne pouvons jamais rencontrer que nous-mêmes. Face au loup, nous ne voyons presque jamais l'animal, mais ce que notre culture a projeté sur lui, jusqu'à lui faire une seconde peau de préjugés et de mythes, de discours et de mots. Et pourtant le loup est là. Partir de cette situation d'impossible rencontre, voir le loup en tant qu'invisible, en tant qu'il se dérobe toujours à nos regards parce que nous ne savons plus le voir, et parce que nous ne pouvons plus le voir comme nos ancêtres les voyaient, voir, dans son évanescence, sans présence insistante – peut-être est-ce là une piste pour enfin le retrouver. Le voir, en sachant que cela ne peut se faire qu'au prix d'une mise à distance des mythes, légendes, discours scientifiques, économiques, etc. sous lequel on a voulu ensevelir son hurlement lancinant. Entendre le véritable appel de la forêt. Alors peut-être pourrait-on parler avec lui, et non pour lui. Autant dire : ouvrir un nouveau monde.

LE REMORDS DU LOUP

Corps à corps – sur un ring, une piste de danse, ou même au lit, avec quelques auteurs de la tradition.

Laurent Albarracin

Le loup le quitte alors et puis il nous regarde.

Alfred de Vigny

Que viennent les loups
 qu'ils viennent en loups
 en bandes furtives
 en bancs de brume, en muettes meutes
 qu'ils viennent comme le silence
 quand il est lourd et soyeux
 que viennent les loups, qu'ils soient
 comme la soie et le velours
 aussi doux et déchirants que tout
 qu'ils viennent ululer comme des chouettes
 que leurs cris boivent la lune
 qu'ils viennent comme ils sont là
 cachés et magnifiques
 comme vêtus de leur disparition
 que leurs pas nombreux soient le feutre
 qui dessine leur absence
 qu'ils viennent et hurlent longuement
 pour qu'on ne les entende pas
 qu'ils hurlent pour qu'on fasse semblant
 de ne pas les entendre

qu'ils viennent comme la rumeur
 qu'ils seraient à nos portes
 et qu'ils rôdent, les loups, comme rôdent les loups
 qu'ils viennent dans ce désir qu'ils viennent qu'ils sont
 qu'ils viennent encore avec la terreur qui les fait venir
 qu'ils ne viennent pas réconciliés
 mais comme la honte qui hante
 qu'ils arrivent éclairés de leur faim
 qu'ils glissent comme la soif au sein des rivières
 qu'ils martèlent le clou de leur venue
 et qu'ils nous traversent comme un vœu
 qu'ils entrent dans nos vues
 par effraction, subrepticement
 tels des voleurs de nos vouloirs
 que chaque loup soit
 le laminoir de son regard
 que chaque loup soit
 le pas de loup d'un plus grand loup
 que les loups viennent
 comme des fourreaux de menace et de salut
 tels les fuseaux d'argent de l'indigence
 qu'ils nous arrivent dans leur grand luxe de maigreur
 qu'ils viennent comme un appel
 et comme un appel accompli comme appel
 le long appel acharné qu'ils sont
 qu'ils viennent à la lisière des villes
 et même à la lisière des choses
 qu'ils approchent les choses pour les frôler
 d'un frisson venu des choses
 restées interdites
 que les loups soient parmi nous
 comme des symboles hagards et des reproches vivants

des êtres fabuleux, des entités dérisoires
 qu'ils galopent dans nos réels
 et qu'ils nous étourdissent jusqu'à l'étourderie
 comme des hordes de cordes frappant nos ouïes de
 [visions
 et qu'ils s'en aillent nous laissant la stupeur
 qu'ils lâchent leur litanie sur nous
 leur grand hallali de signes
 qu'ils viennent et qu'ils repartent d'un même mouvement
 comme un regret sur nos grèves
 qu'ils soient là pour autre chose
 pour cette autre chose présente dans la présence
 pour cette autre chose que l'absence
 qu'ils viennent à la tombée des arbres
 qu'ils viennent au couperet des heures
 dans les ciseaux de la grisaille
 qu'ils aient le tranchant de la douceur
 qu'ils se déplacent comme la plaie dans le couteau
 qu'ils viennent comme on se retire
 qu'ils déferlent comme on tremble
 que la clarté trouble de la lune
 fasse vaciller les lames
 que les loups viennent inquiéter nos tables
 qu'ils renversent les choses
 en leur chose
 qu'ils viennent tout chambouler
 pour tout laisser plus intact qu'avant
 plus neuf que jamais, plus avide que tout
 qu'ils soient comme des ombres
 à la gorge des ombres
 qu'ils viennent pour verser
 un sang de merveille

TROIS LOUPS
(ET LE GRAND MÉCHANT COCHON)

Pierre Vinclair

pour souffler un vent de pareil, de nonpareil
afin que toute chose soit enfin semblable
enfin semblante, aiguillée à l'identique
que les loups viennent pour réveiller les loups
qu'ils viennent par le train de l'échine
qu'ils prennent la voie du poil dressé
qu'ils se tiennent à la lisière
et qu'ils fassent litière de la lisière de tout
qu'ils viennent hurler doucement les choses
de lèvres impossibles
qu'ils soient comme une attente dans les choses
une attente qui attende aux choses
qui les atteigne comme du bond où ils se tiennent
que les loups viennent
dans le regard des loups
dans le venir des loups

Ernest Thomson Seton, *Lobo le loup*, tr. B. Fillaudeau, José Corti, 2016.
Nikolai Zabolotski, *Le Loup toqué*, tr. J.-B. Para, La rumeur libre, 2015.
Sophie Loizeau, *Les loups*, José Corti, 2019.

Le loup, on le sait, est l'objet d'une longue histoire culturelle (dont Michel Pastoureau a récemment retracé les principales étapes). Méchant ou ridicule, il hante de sa sauvagerie l'imaginaire occidental (et en premier lieu, la littérature jeunesse et la littérature populaire), de la *Chanson de Renart* aux albums de Lallemand et Thuillier, en passant par le *Petit Chaperon rouge* et les *Fables* de la Fontaine. Bien davantage que l'animal réel avec son pelage et ses crocs (depuis longtemps chassé des territoires européens et quasiment disparu), c'est d'abord un contrepoint mythique au miroir que la civilisation se tend à elle-même, une figure de l'altérité censée zoner de l'autre côté du grand partage de la Nature et de la Culture.

La prise de conscience de la catastrophe écologique nous imposant de revoir complètement le schéma d'interprétation selon lequel nous rangions l'homme blanc, du côté de la civilisation, et tout le reste du côté d'une sauvagerie à exterminer (ou, au mieux, à dompter), le masque par lequel nous nous reportions à notre vieil ennemi fantasmé, le loup, doit aussi tomber. Trois livres récemment parus, par des voies très différentes, aident à faire sortir le loup de la cage de stéréotypes dans laquelle cinquante générations d'Européens l'avaient enfermé.

Lobo le loup

« Combien d'entre nous, demande Ernest Thomson Seton, ont-ils eu l'occasion de connaître un animal sauvage ? Je ne veux pas seulement dire en croiser un, une fois ou deux, ou en garder un en cage, mais l'observer à l'état sauvage, réellement, sur une longue période et parvenir ainsi à comprendre de l'intérieur sa vie et son histoire. » Bien peu, semble-t-il, en 1898, date de la première parution de *Wild Animals I have Known* ; moins encore au moment où les éditions José Corti en publient la traduction en français, sous le titre *Lobo le loup*. Ce genre de publication en est d'autant plus nécessaire : moins pour donner mauvaise conscience aux citadins, en pointant leur défaut de *culture sauvage* (si l'on peut tenter l'oxymore), qu'en animant pour eux des figures singulières à même de remplacer les représentations grossières, générales, alimentant au fond le déni des vivants et la violence qui leur est faite. C'est ce que rappelle Seton dans sa « note au lecteur » :

Mon sujet, c'est la vraie personnalité de l'individu — homme ou animal — et sa manière de vivre plutôt que les modes de vie de l'espèce en général, tels qu'ils sont considérés par un œil humain distrait et hostile.

Le loup est dans ce cadre une figure particulièrement intéressante : la tentation est en effet forte de faire de lui une sorte d'incarnation, voire une allégorie, de la sauvagerie en général. Les écrivains risquent ce faisant de remettre le doigt dans le processus de généralisation qui est pourtant part du problème. S'il est un écueil qui guette, en effet, jusqu'aux engagements de meilleure intention, c'est le

rouleau compresseur des vagues représentations creuses ; réciproquement, si la littérature est d'une quelconque utilité dans l'extraordinaire catastrophe écologique dont nous sommes témoins (et acteurs), ce serait dans sa capacité de créer ou recréer des figures singulières, animer plutôt qu'arraisonner, et ce faisant, montrer la vie incarnée du sens. Il s'agirait alors moins d'écologie au sens où nous l'entendons habituellement, que d'une *ontologie existentielle élargie* — qui dirait que le sens est sauvage, immanent à la vie, incarné dans la vie toujours individuelle. Il y va au fond des rapports entre poésie et politique, dans la situation singulièrement problématique qui est la nôtre depuis le début de la révolution industrielle.

Seton, qui vit à une époque où la conscience de la catastrophe écologique est pourtant beaucoup moins répandue, se garde bien de toute généralisation : « Lobo, le Seigneur de Currumpaw » (texte qui ouvre le recueil) est un vieux loup rusé parfaitement individualisé, un chef de meute au hurlement identifié et qui rend les hommes fous à force de déjouer leurs pièges et leurs poisons : « Lobo ne permettait à la meute de manger que les animaux qu'ils avaient tués eux-mêmes, ce qui les sauva à plusieurs reprises. » Seton raconte le destin, jusqu'à sa mort, de ce vieux « hors-la-loi » en lui prêtant conscience, intentions, intelligence : il s'agit tout simplement d'une sorte de biographie, s'attachant à un individu dont l'histoire ne dit rien de celle des autres loups, et encore moins du loup en général. On y suit les tentatives du narrateur pour attraper Lobo (la traque, les ruses) et en reconstituer, ce faisant, la vie, les craintes et même les amours :

À intervalles réguliers, au cours de la tragédie, puis sur la route de la maison, nous entendîmes le rugissement de Lobo. Il errait sur la lointaine mesa, où il semblait rechercher Blanca. Il ne l'avait pas véritablement abandonnée. Lorsqu'il avait vu que nous approchions, il avait compris qu'il ne pourrait pas la sauver et avait été saisi par sa crainte viscérale des armes à feu. Durant toute la journée, nous l'entendîmes qui gémissait tandis qu'il errait à sa recherche. Je n'eus alors aucun doute et lançai à l'un de mes garçons : « Je suis maintenant certain que Blanca était sa compagne. »

Bien sûr, une telle approche prête le flanc au soupçon d'anthropomorphisme : Seton n'attribue-t-il pas indûment des attitudes, des sentiments et des motivations humaines à des bêtes qui ont leurs propres manières d'habiter le monde — manières qui nous seront à jamais insondables ? Mais sous couvert de prudence, une telle prévention réaffirme cependant discrètement la radicale séparation de l'homme du reste de la nature qu'il s'agit de faire tomber. En réalité, elle est foncièrement anthropocentrée : comme si c'était spécialement humain que d'être amoureux. Sans doute les animaux ont-ils en effet des intentions et des sentiments comme les hommes : non pas parce que nous projetterions sur eux des caractéristiques humaines, mais parce que ces caractéristiques, tout simplement, ne sont pas spécialement humaines — mais *animales*.

Le Loup toqué

Pas plus qu'Ernest Seton, Nikolaï Zabolotski (poète de l'avant-garde russe des années 1930, proche de Velimir Khlebnikov et de Daniil Harms) n'est un écrivain contemporain : l'attention sensible et complice que ses poèmes déploient envers les êtres naturels n'est pas susceptible d'être rapportée à un engagement récent, une mode ou une posture.

Ses textes, réunis en français sous le titre *Le Loup toqué*, enfrennent systématiquement la frontière du naturel et du culturel, des animaux et des humains, mais sans jamais tomber dans l'allégorie arraisonnable. Il s'agit plutôt pour lui de rappeler la présence des êtres vivants, ou de faire du poème un lieu où cette présence se perçoit soudain, s'anime, dans sa plus grande clarté :

Les animaux ne dorment pas.
Ils se dressent dans les ténèbres de la nuit,
Muraille de pierre en contre-haut du monde.

Zabolotski suggère ainsi qu'il s'agit, par cette incarnation des êtres naturels dans le poème, de défaire ce que la vie quotidienne nous force à faire — c'est-à-dire à ne voir en eux que des instruments, ou tout simplement, à les oublier :

Dans nos demeures
Notre vie se règle sur le bon sens, non sur la beauté.
En célébrant la vie, les nouvelles naissances,
Nous oublions les arbres.

Soulevant leur couronne vers les cieux

Certains semblent cacher là-haut leurs yeux.
 Leur feuillage de mousseline
 A le charme versatile des mains d'enfants
 Et s'ils ne sont pas encore chargés de fruits charnus
 Ils prodiguent déjà leurs fruits sonores

Nombreuses parmi celles qui précèdent ou succèdent au « loup toqué » dans le recueil sont les pièces de premier intérêt. Orphique, élégiaque, l'écriture de Zabolotski est aussi loufoque, ou d'un carnavalesque visant à saisir le grotesque du monde lui-même, tant il est vrai que celui-ci ne nous apparait que dans la langue qui le fait tenir debout :

Les canons se sont tus, abreuvés de sang,
 La syntaxe construit des maisons déviantes,
 Le monde a une beauté pachydermique.
 Les anciennes règles des arbres sont rejetées,
 La bataille les a orientés vers une terre nouvelle.
 Ils parlent, écrivent des œuvres,
 Le monde s'emplit d'un sens maladroit !
 Sur son museau cabossé
 Le loup ajuste un visage d'homme,
 Il sort une flûte et joue sans paroles
 Le premier chant des éléphants guerriers.

Les hommes et leurs phrases. Les arbres, les animaux — et parmi eux, le loup : voilà les personnages de ces poèmes étranges, difficiles à interpréter quoiqu'ils donnent à voir des images jouissives, dans cette évidence souveraine que rend la traduction de Jean-Baptiste Para.

Et quand on parle du loup : voilà le Loup toqué.

Personnage singulier, bizarre, qui tient du savant fou autant que du poète (sans que Zabolotski n'explique ses intentions), il essaie (dans la longue pièce dialoguée qui donne son titre à l'ensemble) de se dévisser le cou pour voir l'étoile de Tchiguir (Vénus) :

Le loup converse avec le coucou,
 Il donne des noms aux arbres.
 Vêtu d'une chemise de calicot
 Et d'un pantalon extraordinaire,
 Comme un moine dans sa cellule
 Il couvre d'écriture des pages entières.

Mais le fait est que j'aime composer.
 La main griffonne dans un carnet
 Et ça se met à chanter comme un ange !

Il y a dix ans déjà que je vis dans cette mesure.
 Je lis des livres, je chante, je converse avec la nature.
 Mon esprit s'est élevé, mon cou a cicatrisé

Ce loup a « découvert quantité de lois. » et fait des expériences : « D'un bouleau j'ai souhaité faire naître un chameau » mais « Les bêtes du voisinage / Me chantent pouilles, entravent mes études / Et troublent ma retraite. » : loup-Albatros, loup-alchimiste du verbe, il est finalement célébré après sa mort par l'assemblée des bêtes — mais contesté par un « Loup-Étudiant » :

Est-il possible de changer pour de bon
 Une plante en animal, juste parce qu'on en rêve ?
 Un pur produit de la terre peut-il se mettre à voler

Et se rendre acquéreur de l'immortalité ?

Les songes du Fou étaient fous depuis le début.

Si cette figure du loup toqué doit symboliser quelque chose, c'est, à coup sûr, la liberté poétique, l'esprit d'invention et la fantaisie — mais il n'est pas sûr qu'il faille interpréter quoi que ce soit. Sans être comme Lobo un singulier existant, le Loup toqué n'est pourtant pas réductible (ou éligible) au symbole. Ou, pour le dire un peu autrement : la liberté qu'il incarne va sans doute jusqu'à l'émanciper de tout service allégorique. Si l'on conçoit comme semble le faire Zabolotski qu'il n'y a pas deux règnes, l'un humain et l'autre animal, irréductiblement étrangers l'un à l'autre, mais un seul monde peuplé de diverses créatures au milieu desquelles nous vivons tous, le Loup toqué est tout simplement un *personnage*, dont nous prenons plaisir à lire l'aventure chantée. Fable détraquée, ou trop naïve pour une quelconque morale, elle ne sert aucune démonstration, n'est le support d'aucun discours prétendant à la profondeur : c'est là la sublime *authenticité* (Zukofsky dirait « sincérité ») de Zabolotski, ayant rejoint dans ces textes un point d'immanence qu'il explore avec une jubilation communicative, et dont Para rapporte dans la préface qu'il « s'oriente avec une savante candeur vers de fabuleuses conjonctions entre les hommes, la nature et le cosmos, dans le même temps où il organise les noces de la poésie, de la science et de l'utopie. » Et tout cela, à ras de poème, dans la vie incarnée, dans la chair d'un personnage — de loup.

Le recueil comporte d'autres longs poèmes relevant de la même veine, comme « Le triomphe de l'agriculture » (1929-1930). Très mal reçu et censuré à sa parution en Russie, il s'agit pourtant (ou plutôt : en effet, tant le pouvoir russe a su ne jamais se tromper dans le dézingage de la littérature valable) d'une singulière réussite. On y retrouve cet étonnant alliage de gravité et de naïveté, de pastorale et de fantaisie qui caractérise le style de Zabolotski :

LE SOLDAT

Vaches, écoutez mon rêve.
Emmitonné dans ma peau de mouton
Je dormais. Tout à coup l'horizon
Se déchire et dévoile en sa trouée
Un immense Institut des Animaux.
L'air salubre y souffle en permanence.
Au milieu de l'édifice se tenait une vache
Aux gracieuses proportions. Sous la couronne
De ses cornes, seule sa conscience
Demeurait à l'état d'ébauche.
Déesse du lait, déesse du fromage,
Effleurant le plafond de la tête,
Pudiquement enveloppée dans sa chemise,
Elle dispose ses pis dans un tonnelet.

Une troisième longue pièce, « Les arbres » (1933), présentant elle aussi à sa manière un tableau des noces entre les différentes créatures du règne du vivant, mérite d'être citée. On y lit par exemple ce discours d'un bœuf :

[...] Vous les arbres-cognées
Qui fendez l'air et le disséquez

Puis le recomposez au nom de l'équilibre constant !
 [...] Vous les arbres-fontaines et les arbres-explosions,
 Les arbres-batailles et les arbres-sépulcres,
 Les arbres isocèles et les arbres-sphères,
 Et tous les autres arbres dont les noms
 Ne se soumettent pas aux lois du langage humain,
 Je m'adresse à vous et vous en conjure :
 Soyez mes invités.

Un autre personnage, Bombeïev, ajoute :

Arbres, écoutez maintenant
 Ce que je vous dirai de la vache.
 Falaise ambulante, elle va,
 Le mufler tendu par un sourire pourpre.

Il n'est sans doute pas étonnant que de telles visions, plus proches sans doute du chamanisme de Sibérie que du matérialisme bolchévique, aboutissent, au fond des bois, à quelque méditation sur la mort à même de faire apparaître les mânes des anciens :

Vivant, j'ai erré dans les pâtures
 Et me suis dirigé sans crainte au fond des bois.
 En colonnes transparentes les pensées des morts
 S'élevaient jusqu'au ciel autour de moi.

Si l'on veut se figurer la représentation du monde que, de manière répétée, ces poèmes mettent en place, on pourra ainsi dire qu'il s'agit d'affirmer l'unité du vivant, unité profonde et réciproque (« Arbres, lisez les vers d'Hésiode, / Sorbier, étonne-toi des hymnes d'Ossian ! ») malgré la séparation artificielle par laquelle la « culture » prétend

s'auto-exclure de la « nature ». Ou, peut-être davantage que l'unité, d'une transgression généralisée par laquelle les êtres, les espèces ou les règnes passent perpétuellement les uns dans les autres, comme l'affirme ici « l'inspecteur forestier » :

Mais l'homme est une tour d'oiseaux,
 Un réceptacle de bêtes à fourrure,
 Il y a dans son visage les millions de visages
 De quadrupèdes et d'animaux ailés.
 Toute une faune l'habite,
 Même les poissons des fonds marins,
 Et dans la lumière de sa conscience
 Ils bâtissent eux aussi l'édifice de son cerveau.

Les loups

Le livre de Sophie Loizeau assume quant à lui de manière très explicite sa proximité avec les cultures chamaniques : la poétesse cherche dans certaines traditions sioux un modèle pour mener à bien l'opération poétique. Si la figure du loup y est centrale, ce livre, autant que pour son contenu, est ainsi passionnant parce qu'il met toutes ses forces à tenter de *performer* les gestes d'un cérémonial. Moins que le loup seul, figure d'une sauvagerie fantasmatique, c'est donc un certain appariement du loup et du rituel qui donne au poème son énergie — deux figures de l'altérité, depuis l'extériorité desquelles Loizeau peut mettre à distance ses préjugés de « femme blanche ».

Dès le premier poème, elle propose de penser moins un face à face qu'une sorte de complémentarité entre le loup, les loups, et « je » :

je les rassure en m'accroupissant
ou en m'allongeant [...]

je m'assouvis du chant qu'ils font
ils chantent quelque chose : ce que c'est
composite où voix d'enfants et vieilles voix
disent cela tout en chantant
hurlent d'aucun pense et sûrement que c'est
un bouquet de voix coupées.

Le livre semble d'abord nimbé d'une sorte de mystère : où Loizeau veut-elle en venir ? Que représentent ces loups ? Sont-ils réels, imaginaires ? Les poèmes avancent les uns après les autres des éléments de réponse, dans ce qui

semble être une sorte de quête aux enjeux flous. Dans la seconde pièce du livre, on lit :

la raison qui m'a conduite ici — dans les bois — est la perte
que je ressens
de moi l'usure et le chagrin
le doute

je m'en étais ouverte
à la sainte femme à qui
j'avais demandé assistance

ma place entre les racines depuis
toujours l'écorce
contre mon dos il faut dire que nous étions
le jour
de ma vision — avant j'avais dû construire
un lieu de purification

Dans ce contexte, le loup apparaît moins comme un animal particulier que comme un nom ou, mieux qu'un nom, une dimension, voire une *guise* de la sauvagerie, à laquelle il s'agit d'essayer de se rendre pour surmonter une perte — ou qu'il s'agit de trouver, de retrouver, en soi et malgré soi :

est un loup quiconque de la nature et par
nécessité à elle
un faisan
n'est déjà plus un loup
si [élevé puis relâché et tiré]
dans la foulée
les cygnes sont des loups ils n'ont
presque rien à craindre au centre du bassin ou ailleurs

les dernières peuplades nomades sont des loups
 moi non
 née blanche et française ma vie
 douce pas du tout

C'est ici que le rituel, dans la mesure où il peut guider qui le suit outre lui-même, entre en scène. Si le modèle sioux peut sembler à première vue folklorique, avec ses « calumet », « pipe » et « porte en peau de bison », Sophie Loizeau sait lui trouver une proximité avec la cure analytique qui lui donne soudain une pertinence pour sa situation propre :

l'analyse
 la loge de la psycha
 nalyse il me semble que s'y accomplit là aussi certains rites
 Sioux

une première séance pour voir
 elle me branche je la branche c'est
 comme entre cavalière
 et dragon

Ce dont il est entre autres question, dans *Les Loups*, c'est d'une angoisse, dont la poésie n'a pas coutume de se faire le porte-voix et qui concerne la naturalité (ou la sauvagerie) du corps de l'homme — autrement dit, du *loup de la femme* :

la poésie
 s'est-elle jamais exprimée là-dessus
 sur l'[ignoble
 angoisse physiologique des femmes autour
 de cinquante ans] ?

Ce qui relie le loup à la femme, semble-t-il, pour Loizeau, ce sont d'abord, traces sous les arbres, des sécrétions : « dès lors que les miennes fleurirent celles du loup / disparurent », et au-delà des sécrétions, le sexe, la « toison lupus ». Comme si les loups étaient, si l'on peut dire, le vrai nom des chattes sauvages.

Le sauvage n'est donc pas à prendre ici comme l'envers péjoratif du civilisé — mais bien plutôt comme la condition générale qui unit tous les vivants, et c'est la raison du nécessaire décentrement que Sophie Loizeau opère en se regardant avec des yeux sioux :

sauvage signifia enfer
 combat avec la végétation dense avec
 la bête
 — or
 sauvage la terre ne le fut
 jamais que pour l'homme et la femme blanches dit Standing
 Bear

On a peut-être remarqué, au passage, que certains mots apparaissent entre crochets : nous touchons là à l'une des dimensions les plus intéressantes du livre, dans son effort naïf, authentique, pour se faire lui-même le lieu du rituel qu'il appelle. Ainsi :

le [tourisme] provoque l'abandon
 des nids et les câbles dans quoi
 barrant la vallée les [lignes à haute tension] le
 [taxidermiste] les [pesticides] le [zoo] et son
 [voleur d'œuf]

[*impure* conclut la femme blanche *impure là
comme ailleurs*]

C'est que « les [anti-loups] [...] menacent » et que ces termes entre crochets, désignant toutes les figures du mal, doivent régulièrement faire l'objet d'un « rituel de la sauge » au cours desquels le texte les reprend pour s'en vidanger. Étrange rituel, qu'accompagnent d'autres dispositifs par lesquels Sophie Loizeau dote son livre d'une opérativité plurielle : accordant une place prépondérante au rythme (qui la pousse à couper les mots ailleurs qu'aux articulations syntaxiques « civilisées »), elle leste son texte de citations rituelles (en italiques), a recours aux notes de bas de page ou, plus original, donne aux bruits une échelle d'intensité (a) b) c) d)) qui permet de les qualifier tout au long du livre. Bref, bouts de rites, listes, italiques, crochets puis nettoyage, le poème se fait tour à tour description, récit, « chant de peau » ou tentative d'épuisement d'un écosystème par laquelle elle « *nomme / en rhopographe* » (« Car ces vies à mes yeux précieuses ne sont pour la plupart des gens que de très communes et insignifiantes vies »), mais aussi incantation, offrandes et méditations sur les morts :

Père est parti la rejoindre sur ces territoires
elle et lui reviendront peut-
être à temps pour nous nourrir

depuis le temps elle devrait être revenue
lui devrait l'avoir rejointe et ensemble en être
revenu/es

Dans *Les Loups*, la poésie des Sioux débarque à Bénodet pour aider Sophie Loizeau à accepter la mort de ses parents ou d'enfantins fantasmes infanticides : le loup, qui incarne peut-être une image dynamique, vivante, incarnée du ça freudien, c'est-à-dire une bestialité qui serait refoulée en soi, sert à produire son acte.

Cet effort apparaît sans doute, par certains moments, désespéré : espère-t-on vraiment importer l'efficacité des rituels sioux en mettant des mots en italiques, ou vidanger le mal entre des crochets ? Que signifie prétendre faire un rituel, quand on est une femme blanche, dans la solitude d'un livre de poésie contemporaine, dans une petite ville de Bretagne ? Rien peut-être — ou tout : car on retrouve dans cet effort même la naïveté qui ne se soucie pas des idées (on l'a déjà trouvée chez Zabolotski), et qui est un autre nom de la poésie : de la sauvagerie.

partir en nuées



LE LIVRE DES AMIS ET DES ENNEMIS (3/3)

Claude Minière

70. Un scarabée s'enfuit dans l'allée
je crois qu'il porte un message

71. Un oiseau arc-en-ciel apparaît
il apporte des nouvelles
un surprenant pays était l'Amazonie
un dieu à tête de coloquinte est en train de le détruire
des flammes sortent de sa bouche

72. Dans ma main repose le destin du présent
je sors de l'immobilité afin que mes membres
ne pourrissent
et le texte renaît

73. J'ai ajusté mes vertèbres contre les ténèbres
j'apporte des offrandes
et passe à l'écart des ordures

74. *JE* est le scribe à mon service
il m'accompagne ici avant au-delà
il se montre d'une neutralité absolue
ni ami ni ennemi

75. Des ennemis sont morts cette nuit
quelques amis sont toujours vivants
la guerre continuera

76. Dans les chambres tendues de tissu étoilé
l'être est la nourriture de l'éternité

77. Enfant j'ai écouté aux Portes
ce que disent les dieux quand ils parlent entre eux
dans leurs conversations sacrées
ils disent le message n'est pas passé

78. Voici que j'arrête ma navigation
je regarde de tous les côtés et cherche une entrée
faisant un effort je me tiens debout

79. Je suis juge de moi-même.
Qu'en pensera le Juge ?

80. Au Juge :
mon seul péché apprendre trop lentement
j'ai perdu du temps

81. Vois bien, je suis humble devant la Vérité :
la beauté de ma pensée est à couper le souffle
et reprendre la respiration un peu plus loin
au début de la ligne que je veux littérale
elle avance téméraire en spirales
dans l'expérience
car nous ne savons pas toute la matière

No. 23

ni toutes les vitesses de la lumière
82. Tous les garçons étaient passés
par la vulve d'une femme
et ils ont crié parmi les parfums

83. Des amis seront un jour cadavres
comment je supporterai ça ?
Ils trouveront un havre de paix
et de nouveau s'incarneront

84. ils reposeront sur un tapis de cyclamens
Cyclamen de Naples, de Perse...

85. Il n'y a plus personne
tous les ennemis morts et damnés
ne vivent que les amis
ils sont âmes qui vivent

86. les trompettes sonnent
nous faisons une fête à Paris
nous voyons les millions d'années
et les cadences des hirondelles

87. Ma femme est une belle combattante
de la pluie elle est en attente
elle protège les oiseaux
elle marche pieds nus dans la nuit vive et lente
en compagnie d'un Ange aux grandes ailes

88. Notre Père est dans les cieux
notre Mère au bord de la mer
tout le monde est heureux
quand le monde est en ordre

89. Mon cœur me vient de ma Mère céleste
mon autre cœur vient de ma vie sur terre.
Que de faux témoignages ne soient pas
lancés dans la balance !
Que la musique me donne raison !

90. J'ai de nombreux quinze
août derrière moi
aux nombres premiers
les fillettes portaient des fleurs
dans les cheveux des lys
ornaient les autels et les tables

91. Deux messagers vont à l'avant
l'un s'appelle Musique
l'autre a pour nom
Ton visage tourné vers la vérité~justice.
On ne pourra me ravir mes ravissements

92. J'ai traversé un pays
où l'on coupe les pieds les mains les têtes
j'ai traversé un pays
où l'on torture les journalistes
j'ai traversé un pays
où les enfants sont des esclaves
j'ai traversé un pays
où il n'y a jamais de fêtes

j'arrête ici la liste

93. Je séjourne dans un pays aux monuments fabuleux
aux peintures de montagnes et prairies
de fontaines et musiciens réunis

94. L'atome temporel me frappe au ventre
au genou à la tempe
comme les rayons du soleil
et comme la merveille des merveilles

95. J'arrive maintenant à l'Ouest
à la belle Amenti et l'océan céleste
Est-ce que cette petite Terre
ne sera pas un jour à nouveau submergée ?

96. J'ai conduit à son terme la nuit
le circuit est déjà long

97. L'Amazonie n'est pas l'Amenti
mais elle était magnifique
mon livre brûlera aussi

98. Je n'invente rien je suis Sage
la vie est plus longue que la mort
ou la mort, oui, on vous l'a déjà dit
fait moment de la vie, un passage

SON CORPS

Dominique Quélen

99. On vous l'a déjà dit
mais voilà l'étonnant
je le *sens* derrière les yeux
et vois du chemin les jalons
à vrai dire seulement jusqu'au tournant

101. Ce livre enseigne les métamorphoses
par lesquelles passent le corps et l'âme

102. Que ce que j'écris coure dans mon chant !

1

Son corps est trouvé le lendemain sans vie
ou c'est alors qu'on nous dit l'avoir trouvé.
Il a, ce corps, des traces, petites traces
mais qui suffisent, qui ont suffi peut-être,
à la fin il suffisait de presque rien.
Par exemple au bout des doigts la nicotine
comme presque tout le monde en ce temps, mains
grasses, doigts courts aux articulations peu
marquées, on le reconnaît à ceci que
ses amis sont là, ou absents, quels amis
sont-ils pour qu'il ait partagé avec eux
ceci, pour avoir, eux, partagé avec
lui sans que la fin soit maintenant comprise
dans le partage si c'est toujours le mot
qu'on nous dit qu'on dit dans ce cas, le partage,
ce mot-là, qu'on fait tourner dans son esprit
avant de le dire ? Trop tard. Pas assez.

2

C'est plus simple quand ça s'arrête à la fin.
Mais quel temps était-ce et quel temps faisait-il,
voilà des questions non posées à personne,
par personne, que personne n'a jugées
dignes d'être posées, encor moins qu'on y
réponde, est-il grammatical ce dernier
membre de phrase dans mon souvenir, car
je me souviens que je ne me posais pas
du tout les bonnes questions, m'aurait-on dit
si je l'avais dit mais je ne parlais plus,
je ne disais plus rien, n'avais ni ami
ni personne pour tenir ce rôle, pour
partager de la vie, même une heure ou deux.
Je ne disposais de rien. Ça reviendrait
plus tard. Et si ça n'allait pas revenir ?

3

Quand il n'y a pas de chambre dans laquelle
voir quelqu'un, ne pas échanger de regards
mais le voir en étant sûr et en pouvant
dire qu'on est sûr que c'est lui, ou sans l'être,
il n'y a pas de mots. Aucun sentiment
ne suit. Comme si on attendait dehors.
Quelqu'un s'adressant à un enfant ou autre
aurait dit d'attendre dehors, n'importe où,
plus loin, pour ne pas être vu, pour ne pas
voir. Dans un corps, la partie qu'on a tenue,
ou dans un objet, est celle dont la forme
demeure, dit celui qui parle à celui
qui écoute. Ce n'est pas vrai. On ne va
avancer vers nulle part ni repartir
mais être dans un état d'épuisement
qui prive de tout. Ayant bu toute l'eau
d'un fleuve, manger la terre tout autour.
Le lendemain, donc, ou le jour même, un corps
trouvé sans vie : celui qui manque et auquel,
vivant, manquait ce qui ne lui manque plus.

4

Avec la plus grande partie d'un objet
ou d'un corps ou n'importe quelle partie
en moins, œil, jambe, oreille ou tout élément
d'une paire, écrire un poème n'est rien.
Tout est dans la fin et le commencement.
En coupant début et fin de ce qu'on est,
de ce qu'on écrit, le corps est coupé juste
avant l'endroit, quel qu'il soit, où il serait,
aurait été ou pu être, ou nous, heureux.
De même un autre, un objet qu'on a perdu,
un poème, une personne. Une personne
avec ces parties en moins qu'on ne voit pas,
soit déplacées, soit absentes du début
à la fin. Où se situe la fin du corps
dans l'épaisseur et l'étendue qu'il occupe,
on ne peut pas le dire. Au milieu du ventre,
peut-être, si on part des extrémités
qu'on replie vers l'intérieur en y portant
des éblouissements de neige, une lampe,
une sorte de combat contre soi-même.
À la fin, la fin ne dure pas longtemps.
Tout ce qu'on dit devient un abcès. Le corps
devient un abcès qui contient tous les autres,
où tous les corps s'absentent sans disparaître,
où chaque vie disparaît en s'éloignant.

5

L'ombre est découpée dans un corps. Elle se
vide de toutes parts. On mêle la langue
aux matières qu'elle désigne d'un nom.
Un fleuve longé par quelqu'un de nouveau
s'écoule. Une forme vive et souple veut
jaillir plus loin dans l'obscurité. C'est bon.
Le fleuve piétine puis sort de son lit.
On le reçoit 5/5. La confusion
serait générale si ce n'était pas
interdit par une loi, un arrêté,
un résidu quelconque d'ordre, un peu d'eau
dans de l'air qui chemin faisant s'est réduit.
Un objet manque à la vue. On ne voit pas
que les différents corps se trouvent entre eux
dans un rapport idéal. Tous les abcès
crevés sont à présent parfaitement vides.

LE MANSCRIT (14/15)

Olivier Domerg

« Où sommes-nous ?
dans le paysage qu'on ne peut pas décrire, seulement vivre ;
dans l'indescriptible. »

Wernert Kofler, *Automne, liberté*, éditions Absalon, p. 50

Le Puy de Manse surpris entre les arbres de Chatégré (1710 m), sommet plus élevé que lui d'une centaine de mètres. Malheureusement, plus de lumière ! Le ciel s'est couvert depuis ce matin et le casse-croûte expédié au col de Moissière. Soleil absent, obturation générale : la forme se détache moins. La masse tourne maussade. Elle a tendance à se fondre dans le décor, à se racornir, se raplatir et se ratatiner. À s'enfoncer dans l'atonie, le terne, l'asthénie.

Une même chape, commune, *empesée*, prédomine, sous le manque. Pinceau du projo confisqué, tout ne repose plus, pour éclairer le relief, souligner les courbes principales, que sur la luminosité diffuse et restreinte, un mercredi 1^{er} novembre, à 14h45.

Luminosité faiblarde, au sein de laquelle, bruns et verts se défaussent, virent au fallacieux, au *défoncé*, au terre de chienne brouillée. Tandis que les dominantes se fondent ou se perdent dans l'orgie des fauves et des marron, la retape malingre de la couleur taupe. Les creux, les inclinaisons, les sillons marqués, les scarifications, les lignes montantes et

descendantes, les inclinations, le dodelinement subtil de la triple cime : tout cela est reconnaissable, identifiable, mais sans l'éclat habituel, sans la crudité des grands pans nus, sans l'âpreté singulière des choses.

Cependant, les traits qui, ici et là, en incrustation ou saillie, dessinaient la forme du Puy, apparaissent parfois plus clairs, dans des tons jaunâtres ou beiges. Sorte de nouvelle « ligne claire » reprenant à son compte *l'enveloppe commune*, la définition de l'ensemble.

Pareils pour les contours des contreforts collinaires qui s'y raboutent, hors silhouette et déclivités principales, fondus évidemment dans ce qui fait masse, tirés du même moule, de la même moue ; mais qu'une haie de pins verts et noirs, ou qu'une autre « ligne claire » font ressortir.

Et, brossant cela d'une façon sommaire, tu n'ometts point les affleurements de marnes bleues : taches alvéolaires, notamment dans la verticale du sommet, poinçonnant de leurs empreintes et jalonnant de leur somme, une direction, un *axe médian*.

Avant de descendre le chemin forestier, de bifurquer dans la ravine et de remonter en direction de Saint-Philippe, tu effectueras un croquis de ses affleurements et de leurs

emplacements schématiques, à l'aplomb de la plus haute bosse,

et prendras ces notes,

sous couvert du chat tigré du mélézin orange et roux, au-dessus du réservoir oblong, dans le feu froid des couleurs chaudes. Aiguilles piquant le paysage de leurs flammes factices et de leur fauvisme fervent, contre-figuration tangible de leur fulguration intense mais tellement éphémère ! Tu écouteras aussi le « doux bruit du ruisseau », par où s'écoule sans doute le trop-plein du réservoir, renvoyant ironiquement, dans cette écriture, à son absence de réserves.

[*Chatégré*]

[*Tenir la note, 18*]

Dix heures, ce matin. Chorale de bêlements, en contrebas, dans les corrals de Lachaup. Il fait plus frais qu'hier. La plaine se réveille sous le soleil et les cris des bêtes qui montent, s'interpellent, se chevauchent, se concertent. On approche du point de vue qui a motivé notre retour : la face du Puy accrochant la lumière, au lever. Longeant les premiers contreforts de *Coste Longue* qu'on suivra cette fois jusqu'au bout (puisqu'elle offre un balcon longitudinal sur la cuvette et le motif qui nous amènent), nous réalisons,

à propos de la plaine, fidèles en cela à la perception que nous en avons, qu'on peut encore parler de « mosaïque » (bêlante ?) et de « sensation de matière » pleinement ressentie ; comme lors de cette exposition tactile au Musée sur les différents types de laines existantes, qu'une disposition ingénieuse permettaient de toucher, soulever, palper, avant de reposer.

Texture de l'herbe et des plantes : herbes longues ployées, frange humide des Chaumasses. Bruits de grelots et braiments étonnamment spatialisés, vu le nombre de troupeaux parqués, ici et là, en plusieurs endroits de Lachaup. Géométrisation du système parcellaire sous un fort soleil : pêle-mêle, des ocres, des grèges, des ors, des jaune paille, mais également des verts et des noirs. On distingue clairement l'épaisseur des bordures, le tracé des chemins et des ruisseaux, celui des petits canaux d'irrigation, l'emplacement des citernes roulantes et des clôtures mouvantes. La vaste plaine, qui a émergé progressivement de la nuit et des brumes, nous oppose son découpage flamboyant, sa richesse cadastrale, ses figurations abstraites ; ourdissant des parallélogrammes émoussés et moussus, d'épais et moelleux tapis, des carrés d'herbe fauve et laineuse, des zones foisonnantes de revêtements végétaux de diverses natures et consistances.

Il y a plusieurs sortes de jaunes et de verts. L'automne est partout ce mélange de sépia, d'herbes cuites et ce chatolement de couleurs vives, dans la plaine et ses confins, de même que sur les pentes alentours. Au-delà des labours que nous venons de contourner, on se dirige vers un énorme clavier, blanc et gris-cendré. Le Puy de Manse se présente en contrepoint de cette volumineuse réplique caillouteuse, posée dans son axe, qui lui fait écho et qu'il excède de tous côtés :

tas/contre tas ;

champ/contre-champ. Voilà comment ces masses se répondent, instaurent et entretiennent un rapport formel, mais pas seulement.

Au regard de la plaine et du panorama, n'éprouver rien d'autre qu'un sentiment général de ravissement et de sérénité.

La forme du Puy de Manse, vue d'ici, paraît moins accusée. La masse, moins cassée. On n'a plus à faire à cet animal affalé, couché de tout son long et plongé dans un sommeil profond (Orque ? Phoque ? Ou plutôt, une de ces tortues géantes, plaisantait-on hier !).

S'acheminant vers les monticules de pierres, on joue sur les contrastes avant que le ciel ne se voile, nous devienne défavorable. On profite, à toute force, du levant qui lèche et révèle les pentes du Puy, côté « montagne à vaches ».

Rectangles de moquette rase ou drue (*mohair* ou *moëre* : la quête du mot juste). Un patchwork d'aspect et de couleur changeants, auquel s'ajoutent les forêts marginales, les labours noirs, et, où que l'on aille, le tintement entêtant des sonnailles !

Plus proches de nous, ces buissons nus — faisceaux squelettiques, foyers sombres des branches en pelote d'aiguille. La litanie. La structuration du clapier, grosses pierres dessous ; petites, dessus. Sa patine vieillie, grise ou noire, tachée, lichéneuse. La litanie. Les innombrables parcs à bestiaux. L'or des chaumes ras, les rigoles qui irriguent, et parfois, délimitent les champs. La litanie. Manse qui pointe le bout de son Puy et de son pied. Les reliefs bossués et sensuels de la montagne quant on y regarde de près. La litanie inscriptive de l'*inscape*. Le village encore dans l'ombre, recroquevillé à l'extrémité. La douceur du soleil lorsque nous progressons sur le coteau, en direction de St-Hilaire.

[*Coste longue*, plaine de Lachaup, 1^{er} novembre]

Manse, dans le mince carreau aux bords blancs,
 À travers les branches de l'arbre fruitier
 En fin de floraison. Manse lumineux
 Dans la clarté persistante d'une fin
 De journée : soleil bas et rasant, venant
 Frapper la partie haute des montagnes
 Du Champsaur, le Cuchon et les Autanes
 Dans cet axe *sud-ouest* où nous nous trouvons.
 Manse lumineux, presque argenté, d'un gris
 Platine, nuance douce, pateline
 (Sifflets répétés d'un oiseau : « twiiit-twiiit »
 – Te dit Brigitte, cherchant à l'imiter).
 En marge du cahier, griffonner le schéma
 Du Puy : *toiture*, ou pis, *pyramide* ?
 Triangulation de la perspective ?
 La forme, que simplifie l'angle de vue
 Et la distance, distincte mais tout de
 Même rattachée, lorsqu'on élargit
 Le plan, par le jeu d'enchâssements ou
 D'échos qui se crée, d'une montagne l'autre.
 Ici, c'est l'Autane qui en provoque
 L'écho formel, l'effet de rythme ou de rime :

Cet enchaînement à intervalle des
 Montagnes, leurs sommets, leurs plis et drapés.
 Ou encore, ce jeu de balançoire

Que Manse instaure avec la Rochette ;
 Proue basse de la structure duelle,
 Contrepoids brut de la masse stagnante
 Et évasée du Puy, qui s'exerce
 Et appuie à l'autre extrémité de l'axe.

Tout cela, de la fenêtre du deuxième,
 Des *Eyssagnières*, sans bouger d'un pouce,
 Bien calé devant la table carrée
 Que mettent à disposition nos hôtes ;
 Examinant, au premier plan, les grands pins,
 Les lignes, l'aplat vert de l'immense pré
 Où est posée la maison, et au second,
 Dans la trouée de l'antique poirier,
 Le Puy de Manse, plein pot, sous les projos,
 Trônant sur son socle quasi collinaire,
 Et faisant, donc, de son poids, rejaillir ou
 Saillir le sourire de Napoléon ;
 Et enfin, décalée plus loin, l'échine
 Biseauté de Saint-Philippe, arête
 Tranchante profilée en aileron :
 Voilà pour cette vision qui se trame,
 Un soir d'avril, par le carreau, les jambes
 Lourdes, le visage cuit par le soleil.

(dix-neuf heures trente)

Bien sûr, la lumière va faiblir. Le Puy
 Grisonne, d'autant qu'elle se retire.
 Le ciel blanchit accentuant le contraste.

L'ombre gagne le haut des pentes d'adret,
 Comme elle a noyé depuis longtemps l'ubac,
 Tout le sillon de Gap, le bas des versants,
 Les sinuosités et creux du terrain ;
 Tout sauf le ciel encore lactescent,
 Voire opalescent. La lune s'affiche
 Brusquement sans qu'on l'ait vue apparaître :
 Nul doute, la nuit ne va plus tarder.
 Le Puy de Manse fonce, avant, lui-aussi,
 De sombrer. La raréfaction, puis l'absence
 De lumière qui s'ensuit, le chosifient
 Davantage. Montagne bientôt noircie,
 Anthracite à l'instant ! Ce ne sera plus
 Alors qu'une silhouette à contre-ciel :
 Un nouveau Puy dans les phares du poème,
 Et une nouvelle « simplification ».

(vingt heures trente)

[chant quatorze – Sans bouger d'un pouce]

DÉBLAIS (2/4)

Alexander Dickow

Une œuvre faite d'abstractions peut encore atteindre à la grandeur. Admettons la primauté du concret ou du sensible, pourvu que le poète ne lui permette pas de réduire le champ des possibles.

*

Le ludisme et la drôlerie sont tristement déconsidérés en France : la gloire de Lewis Carroll n'existe que dans le monde anglophone, tandis qu'on lit encore Yves Bonnefoy. Hélas, nous ne ressemblons plus à la France de Molière et de Rabelais : pour être cru *sérieux*, il faut désormais le paraître.

*

Contre toute attente, la légèreté n'a pas encore tué la gloire d'Olivier Cadiot. Mais il y a le temps.

*

La meilleure contrainte se rend invisible une fois l'œuvre faite, car elle n'est qu'un échafaudage dont on doit se débarrasser, une fois érigé le monument. Suivre le modèle de *La Vie mode d'emploi* ou de *Quelque chose noir*, non celui de *La Disparition* ou de *La Morale élémentaire*. La contrainte doit être à l'intérieur.

*

Pourtant, il arrive que la partie la plus ouvertement structurelle soit la partie la plus essentielle de l'œuvre, et la clé de sa beauté. Que serait l'aspect d'une église gothique sans les arc-boutants ? Que serait la ballade sans ces piliers si flagrants que sont les refrains ?

*

Le cubisme, même synthétique, ne rejette en rien les principes de la perspective et de l'illusionnisme ; au contraire, il les exploite sans cesse en tant que mécanisme fondamental. Seulement, les données perspectives des différentes parties du tableau ne s'accordent pas.

*

Je ressens de l'irritation à chaque fois qu'un critique déclare naïvement que les avant-gardes du vingtième siècle ont mêlé l'art à la vie.

*

Pas d'amour sans ambivalence : l'amour nous coûte.

*

Certains poèmes accomplissent une synthèse de l'expérience : ils dégagent des constantes d'une série d'expériences différentes, mais de même type ; ils en ôtent

les particularités afin d'épurer le fond. Ce sont des abstractions, au sens étymologique du terme. D'autres poèmes étreignent l'épaisseur de l'expérience. Distillation ou brassage, peu importe ; mais sans y verser du vécu, on ne fera ni bière ni liqueur.

*

Déponctuer, c'est le panneau d'affichage de la littérature : ça dit "je suis poème" mieux encore, de nos jours, que des vers. Et tout comme la réclame mensongère, l'absence de ponctuation fait croire à des disjonctions et à des perturbations là où il n'y en a guère, à de l'expérimentation qui ne s'y trouve pas en fait ; une langue normative et un style plat peuvent se cacher sous une artificielle et gratuite difficulté de lecture. Des textes brillants peuvent également s'y couler, mais pourquoi se servir d'un panneau d'affichage pour un produit auquel plus personne ne croit ? Et pourquoi donner à un discours articulé l'apparence de la logorrhée monotone, à ce qui est fait de saccades et de rythmes le mouvement de la coulée continue, à ce qui est rugueux un air lisse ? La nuance interne fournie par la ponctuation vaut mieux que cette indifférenciation (la disposition typographique, quant à elle, n'est qu'une autre forme de ponctuation, comme le dit Reverdy). En somme, il faut déponctuer non systématiquement, mais de façon ponctuelle : avec art.

*

Après l'époustouflant *Grabinoûlor*, il n'y a plus lieu de faire des poèmes-logorrhées. Après Tarkos et Pennequin, il n'y a

plus lieu de composer à partir de répétitions modulées. Quelle monotonie ! Assez des épigones !

*

Autres tics : le flot entrecoupé de virgules, en bloc sans alinéas. Rendons la lecture plus difficile au lecteur, histoire de.

*

Quand Eve a entendu Adam de travers, la poésie est née.

*

Le malentendu contribue à la mutation perpétuelle du langage.

*

Presque n'importe quoi vaut d'être essayé une fois, en art. Malheureusement, la plupart tiennent à tout prix à en répéter l'expérience.

*

Il y a un plaisir paradoxal de l'extrême fatigue ; on sent alors dans sa moelle le lourd miel du sommeil qui sourd. Le désagrément n'est pas dans la fatigue même, mais dans l'effort d'y résister. La lassitude, c'est autre chose encore ; ça touche à l'effort d'exister.

À force de semer des indices, une intrigue finira-t-elle par émerger ?

*

Le soleil dit : je poins l'aurore, j'insiste la lumière, je nais la nuit.

*

J'écris ce que je ressens le plus profondément à tel ou tel instant : une équation, une idée abstraite, un cri, une plume, un clou, une nêfle.

*

La poésie peut contribuer à une discipline morale.

*

Le plus grand nombre valorise d'abord, sinon uniquement, ce qui répond aux nécessités brutes de la vie. Visons plus haut, à la santé et à l'ivresse d'une vie multiple. Ce n'est guère là que du Gautier de la célèbre préface, qui mérite qu'on la lise dans le texte, — ce que personne ne fait plus.

*

De toute façon, l'art pour l'art n'a jamais été une véritable doctrine, faute d'abord d'adhérents. Ceux qui revendiquent l'idée de l'art pour l'art manquent de crédibilité plus encore que les autres.

UN CHANT D'ADIEU (2/2)

Denise Riley

traduit de l'anglais (GB) par Guillaume Condello

XII

O âme joyeuse, en partance, j'essaie de capter
Ton appel par-delà l'éloignement
Bien que ta voix soit pleine d'échos,

Peut-être brouillée par le bruit
Qui me traverse – ou bien est-ce
Toi qui orchestres cela maintenant,

Toi qui rirais à l'idée
Que tu chanterais en moi
Et me dicterais gentiment ce chant.

Ce n'est pas comme t'entendre vivre.
C'est ce que tu dis en moi,
Gai, affirmatif, à propos de ce qui reste.

XIII

J'avance doucement, à plat ventre, vers le bord de la falaise
 Puis scrute la mer déchiquetée
 Là où, casques d'ivoire, les crânes des fous de Bassan,
 S'écrasent en petits plumets de blanc
 Pour vivifier l'après-midi languide –
 Au bout de mes doigts se pressent les épis
 Et les calices parcheminés d'Armérie maritime fanées
Que les hommes appellent œillet marin – de sorte que je
 [peux jouir,
 Dans l'isolement naturel, d'une joie étudiée.
 Et je n'inventerai pas ce hochement de tête :
 « Elle est encore partie se balader, c'est bon signe,
 Elle a dû réussir à surmonter la chose maintenant »

XIV

Confusion gris-brun du soir qui chancelle
 Et finit en nuit marine. Et pourtant encore une
 Nuit, un autre jour, la nuit encore et encore.
 J'ai tellement envie de te rejoindre.

XV

Les inconvénients du suicide sont évidents
 En plus de causer bien du tracas
 Aux vivants qui sont attachés à nous
 Nous pourrions nous rater
 Nous pourrions être piégés pour l'éternité
 Oublieux l'un de l'autre
 L'un criant *Où es-tu, mon enfant*
 L'autre appelant *Mère*

XVI

Mort, tiens-moi compagnie
 Toi qui brûles comme le titane
 Compressé du pâle
 Incendie de survivre seule.

XVII

Suspendu dans la lumière impitoyable
 La mouette inclinée stoppe ses cercles
 La mer vitreuse n'est que vagues durcies
 Les eaux se penchent dans l'air brillant
 Mais ne s'écrasent pas et retiennent leur arc
 Bandé par les cordes glauques
 De leurs muscles luisants. Tout ce qui
 Devrait couler est scellé, en équilibre
 Dans une implacable immobilité. Réuni hors
 Du temps, arrêté en chute libre.

XVIII

Il s'agit d'un chant de résurrection.
 Si jamais il était bien entendu
 Les morts pourraient se précipiter chez eux
 Impatients de repasser leurs pantalons.

XIX

Elle prend différentes voix pour faire l'endeuillée
 Parce que le but de ce discours est de t'aiguillonner
 Au retour dans mon troupeau, à portée
 De mes oreilles épuisées ; t'arracher une réponse
 En trouvant un dispositif, n'importe lequel, pour
 [déchiqeter
 Les ombres qui s'épaississent entre moi et toi, mon fils
 Désormais étrangement sans réponse, toi qui étais
 D'une compagnie si facile, si fiable,
 Ne te laisseras-tu pas convoquer une fois de plus
 Par la musique, caracolante et entortillée en dix
 Modes mièvres, que je te joue sur ma flute de roseau ?
 – Toujours pas ? Alors laisse-moi reposer, mon chéri.

XX

*Mes sœurs, ma mère,
 Pleurez de sombres larmes pour moi
 Je dérive en cendres légères
 Au fond des mers du sud
 Oh, ne me laisse pas, mère,
 Dans une tombe inquiète
 La poussière de mes os est un corail léger
 Sous les vagues agitées*



chanter avec les chacals

ALLEN GINSBERG PARDONNE À EZRA POUND DE LA PART DES JUIFS

Rodger Kamenetz
Traduit de l'anglais (USA) par Sabine Huynh

Il y a une chose que ma timidité m'a empêché de te demander durant cet entretien¹ :
Était-ce par arrogance, ou à cause de ton don inné pour les relations publiques,
ou encore à cause d'un désir secret de réparer la fracture dans la poésie américaine...
un pied de nez effronté à tous les rabbins que tu n'as jamais pu souffrir,
les poules de synagogues, les commandements que tu as transgressés un par un –
ou était-ce parce que ses *Cantos* t'a donné la permission
de vider ton esprit fatigué dans les réceptacles qu'étaient les vers,
ou parce que tu t'étais senti redevable ou proche de lui ?

Tu as appelé son travail « un topo de la pensée américaine »,
ainsi peu importe ce qui se trouvait dans cette pensée – le luth de Dolmetsch,
un joli feu convivial, Duccio, Rothschild et Juifsevelt,
tout s'est déversé dans un vase fissuré suintant de sirop et de détergent.
Des ombres poussiéreuses survolant la page,
des plaisanteries salaces, des élans de douceur, des idéogrammes chinois, le doge de Venise,
l'histoire assommante : Adams et Jefferson, livres de comptes et correspondance,
Yeats dans sa tour, « un grand paon dans la fiareté d'ses iieux » –
Le noir irlandais les routines du vaudeville en yiddish,
des détails précis sans intérêt :
Vasco de Gama portait des pantalons rayés –
puis, s'élevant du murmure et de l'ondulation de l'esprit :

¹ Entretien avec Allen Ginsberg, mené par Rodger Kamenetz et retranscrit dans : Kamenetz, *Le juif dans le lotus : des rabbins chez les lamas*, Calmann-Levy, 1997 (traduit de l'anglais par Bernard Cohen).

un téton retourné, aux reflets bronze dans la lumière
– la lumière que Pound voyait et nous donnait à voir –
de telle sorte que toi, Allen Ginsberg, le plus grand juif du poésie-business
partiras sur ses traces à Venise pour lui coller un baiser sur la joue.

Il était déjà un homme brisé et harcelé.
« On est devenus baba cool », a dit son Olga.
L'un d'eux a planté sa tente dans leur jardin, elle l'a poursuivi avec un tuyau d'arrosage.
Des journalistes ont sonné à la porte, « annoncé qu'ils raconteraient les deux versions.
Pour qui nous prennent-ils ? Ezra Pound n'est pas une crêpe. »

Tu es arrivé durant l'été 67,
as chanté Hare Krishna sous ses fenêtres,
après avoir voyagé en Inde, au Maroc, au Japon,
ton parcours est ponctué de haltes :
Martin Buber, le sage de Jérusalem,
et ton premier maître bouddhiste tibétain, Dudjom Rinpoché.
Jetant un œil sur ton entourage baba cool, Olga a demandé :
« Aimeriez-vous vous laver les mains ? »
Mais tu as répondu : « Avez-vous besoin d'argent ? »
Olga te voyait comme un « adorable grand chien
qui vous donne un gros baiser désinvolte
et vous laisse des poils de partout. »

Chien juif, juif poilu – Allen, qui t'a envoyé ?
T'es-tu d'abord arrêté à Rome pour recevoir la bénédiction de Primo Levi
dont les mains tremblaient à Birkenau ?
As-tu chanté Hare Krishna sous les fenêtres de Paul Celan
avant qu'il ne se jette dans la Seine
ou récité le Kaddish pour sa mère, assassinée par des hommes
qui croyaient aussi en des théories économiques et raciales ?
As-tu fait montre d'une immense gentillesse dans ton rapport aux autres ?

Étais-tu en mesure d'accorder le pardon
mais aussi de savoir tout ce qui devait être pardonné ?

Vous vous êtes revus cet automne-là, à Venise, au restaurant Cici.
Toi, lunettes noires, barbe adamique et abondante,
et Pound, visage émacié, usé, fines mèches de cheveux emmêlés.
Assis de l'autre côté de la table, tu as demandé à placer
« plus que juste quelques mots ».

Tu as parlé beaucoup plus que Pound, emmuré dans son silence et ses regrets.
Puis, faisant une pause dans le caquetage incessant de tes phrases éternelles,
tu as demandé : « Je suis clair ? »
Ce à quoi Pound a répondu « Oui », avant de grommeler :
« Mais mes poèmes sont obscurs. »
« Le peu de bien que j'ai pu faire a été ruiné par de mauvaises intentions. »

Puis, très lentement, avec emphase :
« Mais la pire erreur que j'ai commise
est d'avoir eu ce préjugé urbain, stupide
et antisémite. »

Ainsi Pound s'est à moitié confessé à un juif barbu,
car c'était le juif qu'il voyait en toi, pas le bouddhiste
animé par le feu et la douceur des juifs et le goût prononcé des explications.

Depuis le jour où tu as entendu la voix de Blake à Harlem
tu t'es heurté au Dieu des Hébreux
jusqu'à ce que le Bouddha soulève l'habit de ton prophète.
Rinpoché t'a dit :
« Si tu vois quelque chose d'horrible, ne t'y attache pas.
Si tu vois quelque chose de beau, ne t'y attache pas. »

Tu as dit à Pound : « Je me présente à vous en tant que juif bouddhiste. »
Okay, d'accord, mais il ne faudrait quand même pas qu'il croie
que son dissemblable l'a pardonné.

Ou alors c'est Martin Buber qui t'a envoyé,
qui t'a dit d'oublier
les voix des anges et des démons.
« Nous avons affaire à l'humain. »

Pound l'a appris dans une cage d'acier,
et toi dans un asile.
Celan le savait, mais il n'a pas pu vivre avec.
Primo Levi le savait, mais il a lâché la corde.

Peu importe qui t'a envoyé, juif ou tibétain,
quand Ezra s'est confessé, tu as pardonné.
« Acceptez-vous ma bénédiction ? » tu as demandé.
Pound : « Oui. »

Mais un an plus tard, arrivé devant un McDo
(la vie américaine est étrange)
Pound s'est éclipsé dans les bois.
Laughlin l'a trouvé en train de murmurer :
« Pourquoi ne vous débarrassez-vous pas tout simplement de moi ici ? »

Désormais dans la banlieue de l'élysée,
Ezra Pound, allez là où bon vous semble,
foulant des emballages de Big Mac et des restes de frites.
Enfoncez-vous dans les bois sombres où Dante errait
et entendez à nouveau les voix claires et douces
qui vous poussaient à accomplir de belles choses.

Ou laissez votre tête se fêler au contact de la pierre du temps.

Et toi, Allen Ginsberg, au pays des Dix Mille Bouddhas,
ou au paradis simple de tes mères et pères,
ou un pauvre tas d'os sous la terre,

dis-moi, de quoi s'agit-il maintenant ?

« Si tu vois quelque chose de beau, ne t'y attache pas ? »
Ou bien avons-nous affaire à l'humain après tout ?

Rodger Kamenetz, *The Lowercase Jew* (Northwestern University Press, 2003).

« រត្នៈ » (DANS LA NUIT KHMÈRE) (6/10)

Christophe Macquet

38. Fond d'fût

Les portes bêlent comme des chèvres et les chèvres gémissent comme des parturientes, gising na, gising na, elle se sert de la bière répandue comme d'un encrier, Avine et Archibald, vidés, ectomacquet, il faut oser la rose, et traquer Bill-ta-rouille, il faut partir, insulavine, ma p'tite merlouche, y'a des alcools, plus tu avancement (sic) en eux, plus ils te paresse (sic) excellents, l'équerre et le requérant, origine (oghi-gin), Guynemer, Sam Peckinpah (avec l'amour), desarrooyoyo à la raison fraîche, je bois à ta santé, garza, la garce, si blanche, par rapport à ma brune, ne demande point de grès, Zénon, sois généreux avec ton porchain (pormis à une disparition porchaine), viaje, vieja, un compresseur de clim, « Watched from the wings as the scenes were replaying », fond d'fiu, the full is moon, allongé comme une barre de nougat, in Wonderland, on te coupe les cheveux sauvages, bélot-n'a-qu'un-œul, Faulkhmer, una bruja está mirando, le père d'Erka appartient au clan Nerun (des chasseurs de loups), « donnez-moi un château mammaire », ils mangent la tête rentrée dans les épaules, en lançant des regards affolés, l'avoine des près, Buselin, Pichun de las

Islas, une gazouilleuse, dompter les hommes, la prunelle pinailleuse, La Bella Confusione, les cierges torsadées du popil, oreillons à Kreutzberg, « the Madonna was yours for free », longueur d'une choppe, je ne distingue plus mon demi, caput mortuum, le rappel des esprits, les sabots fleuris des légendes, il est arvenu prind' un coup d'totot', je me souviens, les vases de majolique sur la terrasse abandonnée, portègne-décollée, une poularde truffée de riz fermenté (ត្រីប្រៃ) avec une breloque de laiton LOVE à

l'oreille, les mots quai-cabaret-cauchemar, tuer définitivement la question du voyage, libération (relibation), une peinture autophage, une terre d'extrême violence condamnée à se projeter dans le rêve, petit Velho dans ma tête, la fièvre, cette vulve que tu m'envoies, cette plante exotique carnassière, sur le terril encore chaud des misères, un échortain, alhambiqué, chantre-luronne, toute ma batellerie dispersée, « preferiría sentarme a vender tortillas en el suelo del mercado de Toluca », j'ai froid, bonjour amis du monde A, voulez-vous trinquez avec moi ? maigrichonne au silence oriental, i s'a fait dégomaille, dans le bois de Loudon, belle comme une musulmane de Bénarès, ធុរ្យ័ចំ

ត្រីដី, une estampeuse à quatre pattes, vertigênée, sur un plancher de bambou frais, « Je crois entendre encore, caché sous les palmiers », ça dépend ou ça pend, Screen Kierkegaard, dans l'atoll d'Aratu (Artaud), une épine dans une meule de foi, la cré(m)ation, à corps perdu écrit l'habile main droite, des vieilles sans cils, des villes sans ciels, comme un grand con de Bruxellois qui court après un tram,

monsieur Dürnkrot, la perdrix grise, il était impulsif et croyait que la Terre était plate, la mécanique est chaude, je deviens respiration brûlante à ses trousses, en fin de journée, la c(l)oserie Le Clézio, ça plane, le soleil vient mourir sur le cuir des buffles, mon stylo-bille a des ratés, je le ranime à la flamme de mon briquet, elle s'est rasé le sexe comme sa cousine Tum, hiératique, potinière, floraison des échinopsis, « il épousa Lysis, à laquelle il donna le nom de Mélisse », asymétrie, mon côté droit enflé, espèce de chique, il est cor sul'même bord, en route pour la soie, Isaac comme Pierre Dac, œun' belle garnouille, ne croyez pas en l'O de l'A, son bonbon réniforme, le duvet blondi par l'été, la belle lanceuse de Corona (elle ne sourit jamais), gardénia au parfum légèrement poivré (mon erreur : la fleur du Sud-Ouest), elle se ~~souvient~~ fout bien de mes délires de cocotiers, ruer dans les blancards, Poor John Riley, dans l'archipel kodiak, holy lolos d'Ohlain, disparue dans les nénuphars, la nique à toute transcendance, Milee, Nakry, Queen of the Night, Jasmin de Nuit, un gno se désaltérait dans le courant d'une onde pure, tandilaryen, cola de ~~milano~~ merluzza, jointée, la gnôle en quantité, méfiez-vous du gnangnan (il est sans pitié), bonne nuit, aussi différents l'un de l'autre qu'un ramboutan et un litchi, Eustache, macérations, j'ai la bite encore toute collante des trépidations de ton épouse, Les Nocturnes de Whistler, et Macquet s'amène (ἐμᾶχεσᾶμην) et s'anéantit, Arda, moustaches, de gros aplats d'intime écrasant les structures, peau frémissante, une nuit d'estivation, catalepsie, une cuite au kvas (goût de pruneau), je couvre tes menées, ses mains

de princesse s'épaississent, la fugue des seins (die Fügung des Seins), elle est pâmée d'auberge, le rire-gloussement d'entrée, le rire-aspire-la-salive, le rire-sans-cervelet-qui-mousse, quand les rouges montrent la tinette, l'hystérique reluque entre les gambettes, coup de fil, goût de fille, tout s'est passé derrière la pagode des voleurs, tout fut confus, son réceptacle (j'avais tapé respectable), Avinas c'est le bouc, Greta s'étendait comme un fleuve, leurs sanglotis, l'homme a le droit de se faire greffer le vagin de la valse-hésitation, train, tarin, t'as rien, le train faisait Ratana-Ratana (dans ma tête), son cul me parlait dans le vieux-slavon des Psaumes, je ne savais pas le minéral si coquet, les joues ensanglantées, les yeux vibreux, quéquette-bat-les-œufs, ἐκένωσεν, les libellules s'existent, l'âme et les formes, les femmes et l'or, heureux d'être enfin de retour où le lapin n'attrape jamais la lune, il doit être commissionné quelque part, le torse dégagé comme la plaine, parfondu et clystère, ombrée de mauve comme un monstre ingénu, toute nue, côte mal taillée, danser, tomber, pleurer, chanter, fond d'fût.

50. Chanson d'un voyageur

52. Traduire en picard boulonnais

« បើផុតជ្រោយមួយ
បងមិនស្រែណោះ »

« Menteur, avale ta salive » (Mallarmé)



បើផុតចុងដោះ
ស្រែណោះដាច់ខ្យល់។ »

អាបារាំងនោះអ្នកថាច្រៀងពិរោះដូចមករខ្លាក់កែវ តែច្រៀងដូចមាត់
អ្នកអាចម៍អញ្ចឹង។ ពួកខ្មែរយើងនឹងកាត់អណ្តាតគ្មានធ្វើឱ្យរស់វា បោះ
អោយផ្លែស៊ី។

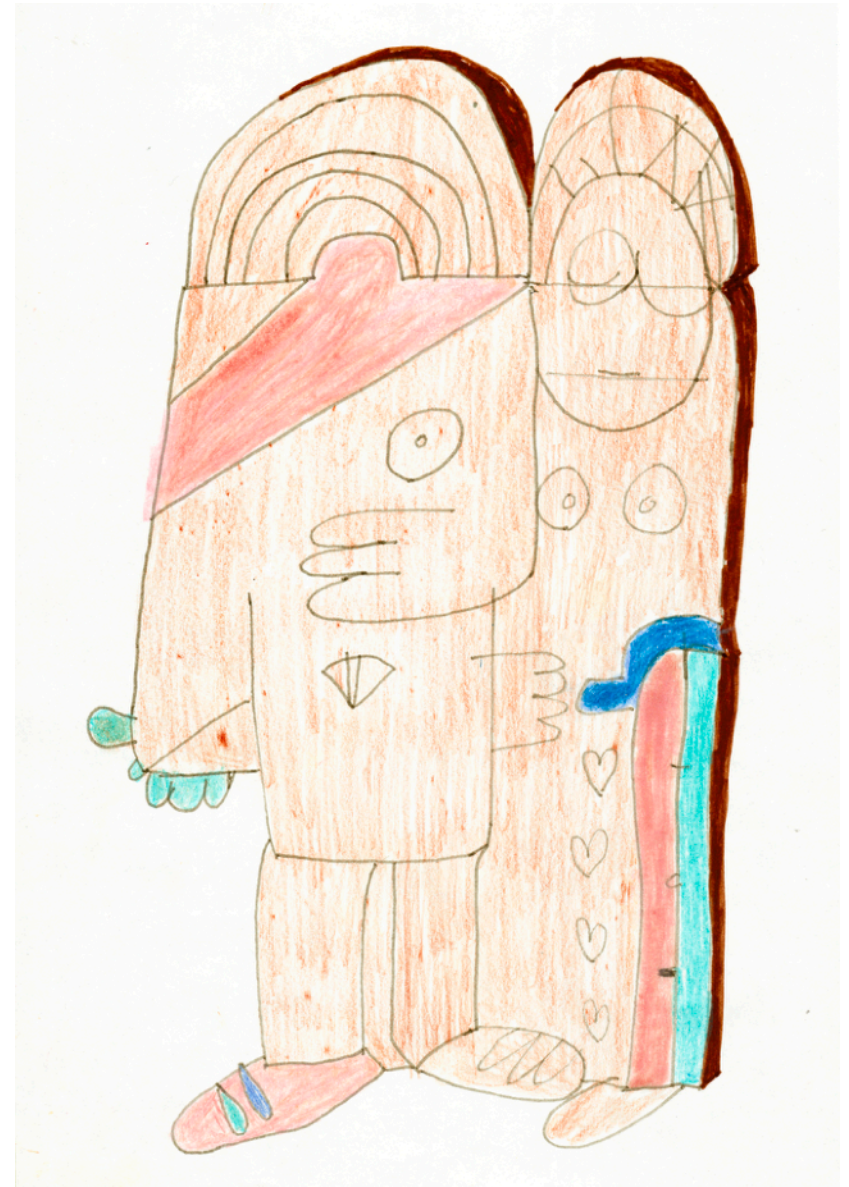
Traduction (approximative) en français standart : "Ce
maudit Blanc prétend qu'il chante en khmer à merveille
(comme un Makara qui crache des diamants), mais il
chante horriblement mal (comme une poule qui
s'étrangle avec son caca). Nous, les Khmers, lui couperons
sa langue de bavard (sa langue sans os) pour la jeter en
pâturage aux chiens.

59. Fin d'vie – Wimereux, mai 2017

Fin d'vie, grand froid, patelles (« chapeaux chinois »), des récits qui tiennent, des récifs, quarante-sixième naissance d'Avine, manchots et goélands, au fil des ans, La Curieuse, les sportifs anglophiles, le ketch lancé à Boulogne-sur-Mer (chantiers Lefèvre) en avril 1912, devenu vaisseau-fantôme en Polynésie, fin d'vie, lagon, œil jaune, qui-vive, la mort et les couleurs, Manao Tupapau, il fait chaud, les dénominations s'assoupissent, fin d'vie, grand froid, sternes et pétrels, le silex fait chanter la vague régressive, patelles (« lampotes », en picard boulonnais), le monde est beaucoup moins chantant sans elle, île d'Apipé, la beauté des toponymes guaranis, fleur d'irupé, je lui souris, navire aux Kerguelen, quarante-septième naissance d'Avine, sous le commandement de Rallier du Baty, qui donnera le nom de Léon Lefèvre à l'une des îles de l'archipel, fin d'vie, elle ne peut plus marcher, quarante-huitième naissance d'Avine, danger, maquette, les pensées dilatées, cormorans et gorfous, patelles (en khmer, « seins de pucelle »), varech, pleine lune, Asie, actions solubles dans la photographie, fin d'vie.

IT'S A LONG JOURNEY, 3

Sarah Tritz

Be cooler

VICTORIENNES, 7

Frédéric Laé

Edith Garrud (1872-1971)

Les rues sont des pâtures où le Bison est roi. Qu'il se fasse flic ou vilain, son souffle descend sous la nuque des passantes en corset, chapeau renversé, quelque chose va arriver. Sur la scène, l'homme boutonné en policeman dépasse d'une belle tête encasquée la jeune femme qui lui tourne le dos, dont il saisit le poignet d'une main et de l'autre maintient l'épaule ; mais ceci n'est qu'un exercice : la première pose d'une suite de six où la femme s'accroupit, s'appuie d'une main sur le sol, le corps presque à l'horizontale, et retourne au Bison un coup de talon entre les jambes, — ou bien, variante : elle répond d'une balayette et envoie l'homme valser, chaussures à clous vers les nuages, — ou bien, pose suivante : elle lui tord le poignet et achève de l'allonger via une clef de bras. À la dernière pose, la jeune femme se penche au-dessus de l'homme à terre, réduit à sa masse de gros scarabée. Celle qui s'affiche ainsi devant l'objectif s'appelle Edith Margareth Garrud, initiée depuis dix ans au jujitsu dans le premier dojo ouvert à Londres à la fin du siècle. La force brute n'est rien, regardez comme un Bison se retourne aisément : jeu d'élan et de ruses, de coups calculés portés aux tendons ou à certains organes mous comme des éponges à bile, et portés à la face aussi. En 1909, la *Woman's Social and Political Union* l'invite à faire une démonstration. Edith Garrud reste dans le mouvement pour former les militantes du service d'ordre, réunies en

Amazones au sein de la *Bodyguard Society*. Il faut réassurer les femmes afin de les élever en cohortes de bombes humaines, contre quoi les flics ne manqueront pas de charger comme ils ont fait lors du « Black Friday Protest », devant le parlement en 1910 : deux tuées, une centaine de blessées et plus encore d'arrestations qui ouvrent un long cycle d'incarcérations, grèves de la faim, gavages forcés, indignation dans l'opinion puis libération provisoire des activistes. Jeu du chat et de la souris où les suffragettes sont relâchées pour se voir aussitôt rattrapées. Il faut cacher les sœurs qui échappent aux prisons et panser leurs plaies. Il faut tenir la rue, descendre Oxford Street en formation agressive quitte à refluer, en cas de barrage ou de nasse, vers le vieux dojo de Soho pour cacher sous les parquets les battes, canes et clubs indiens. Il faut mimer quelques foulées innocentes à l'intention de la police qui cherche une milice mais ne trouve ici qu'un cours de danse, que du feu — sans voir que ces danses d'Orient affermissent les corps, redressent les nerfs et rendent maîtrise aux chairs maternantes. Mouvements, émotions, émeutes. Bodybuilding. L'action directe gît dans les muscles avant de gicler sur les pavés en fleurs vocifères, fougères, spores et pollens des subalternes qui s'accrochent à la chaussée comme une herbe fauve, leurs graines dessinant un archipel de petites Amazonies blanches, éduquées et combattives pour peu qu'elles s'éduquent au combat. Voilà ce que les femmes devraient savoir, leur dit Edith Garrud. Les rues sont des pâtures où le Bison dans son élan se renverse aisément. *Round one, fight !*



voler l'âme des feuilles

POÉSIES (3/3)

Oswaldo Lamborghini
traduit de l'espagnol (Argentine) par Guillaume Contré

Quelques petites boules de mercure

à *Susana Cerdá*

Quand la passion devient forte, vraiment très forte
Le ciel tire sa gâchette
Et nous voilà perdus
Ma bien aimée
Peut-être devrions nous, plutôt...
Oh, non, ce devoir ne nous vaudrait rien !
(Sauf ce petit goût de périr dans la tentative)
Car la question est notre galimatias délibéré.
Évidemment : il n'y a pas de question.
Quoique (jamais écrire quoique)
Pourquoi n'y a-t-il pas de question ?
Ne me demande pas, mon aimée
J'en ai un peu marre de tes demandes
Quoique !
Qu'importe, je t'aime à la chaleur du dialogue
Et non, on ne se comprend pas
Je préfère tes pieds de nonne sur la bouche
« De celui qui ne sait pas penser »

Moi
Électrisants pieds de nonne
Chacune de tes belles pensées
Je les jetterai aux ordures
Quoique !
Car je serai toujours à ton côté
Des millions de côtés
Une seule femme
Où es-tu, paradisiaque ?

(1979)

LÉGÈRES ENVIES d'introduire ébahi
 le pénis usé dans la patine du vagin
 et d'adorer ensuite la voute céleste.
 Arrivaient les Grecs, ces enfants innocents de la peste.
 Ils allumaient le feu et crachaient les arêtes,
 pas dans une chambre d'hôtel, pas dans celle-ci,
 qui pue la pomme et le pornoshow inhabité
 par la plus jolie, elle
 la plus belle,
 la plus trinitaire,
 elle, le joyau :
 Hélène, Hélène de Troie,
 Mère de Dieu et danseuse.

L'extase et la dose et la rime
 et une classe de putois renfermé
 qu'il me faudra faire demain, malgré le pic.
 J'aimerais être juif,
 rusé et transsexuel comme l'Esprit,
 plutôt que cette grive, cet aède marqué,
 qui pue l'horreur même déguisé en Cupidon.

(1980)

ENVELOPPÉ DANS une paix apocalyptique
 le type regardait la cuisine,
 les brûleurs, le feu allumé :
 la cuisine, tapissée certainement
 de feuilles ou de pages
 de journaux et revues.
 Il n'avait pas mérité l'étoile du matin,
 voilà qui est clair, et n'était pas (même pas)
 le premier-né de la mort.
 La vie passait comme un lac.
 Les rives tendues, le centre muet.
 Eau aveugle, pauvre et clôturée.

Celui qui hier encore disait
 buvait désormais du maté éternellement
 et lisait des romans de vampires.
 Télévision et médicaments : la perfection
 ne fut plus qu'aspiration.
 Renaîtra l'amour avec la prochaine guerre.
 Et dans un alors sans alors,
 avec un Dieu gaffeur toujours à la traîne,
 alors il s'appuiera sur ses béquilles,
 ouvrira le bec comme une mouette
 et défoncera les portes du paradis,
 antichambre de l'enfer.

(1980)

LA PLUS HEUREUSE

Je suis la plus heureuse
 la plus glorieuse des tapettes
 Je suis pédé et me suis trouvée
 (devant Dieu nous nous sommes mariés)
 un mari avec un phallus, un phallus !
 Un phallus entièrement
 entièrement recouvert
 de douces petites plumes blanches
 Il me veut et moi je l'adore
 Il me traite délicatement
 et moi comme mon maître
 et je l'aime
 Ingénuité
 Je suis un peu ingénue
 mais il l'est davantage et aimable avec ça
 bon comme le pain
 Il me suffirait de vous dire !
 lui-même se charge
 de me lubrifier avec de la vaseline l'entrée du derrière
 ce derrière que j'aime tant
 appeler « ma moule »
 Douceur de cygne
 son beau braquemart mon amour
 lisseur d'oie, d'oiseleur (oh ! j'ai fait une blague !)
 Le chatouillis des petites plumes
 ce frou-frou dans mon vagin sur commande
 c'est mon ciel
 chéri

c'est mon (pardon je rougis)
 Enfin l'or et les chérubins
 être parvenue,
 enfin au Paradis

(méchante ! pour vous rendre jalouses
 chaque fois qu'il me le fait je cours le raconter
 à mes amis folles/pédés
 « Hier soir il me l'a fait aussi ! »)

Et ça suffit
 Dès que j'écris un petit instant
 je deviens languide
 câline
 je me souviens
 ça me donne comme des envies...
 papounet ! papounet !
 Ah, mais avant de finir
 je vous potine
 des détails
 petits détails sur lui des gestes
 amour chéri
 Qui...
 ils me poussent à bout
 jusqu'au bout de ces perles
 qui roulent sur les joues
 et larmes,
 larmes on les appelle

Je m'émeus
 quand on ne m'humilie pas
 je suis si délicate
 bien que je comprenne, comprenne tout...

Savez-vous ?
 l'étalon se fait toujours préparer
 par sa petite fiotte le maté
 lui allongé sur le lit
 elle assise sur un tabouret
 Mais l'homme n'aime pas
 non vraiment pas
 que la chochette aspire à la même paille
 car enfin
 Ça se comprend...
 nous, sucer la bite on adore ça
 et alors...
 Ils pensent que nous
 avec la même bouche qui...
 Eh bien...
 on se sent toujours un peu offensée
 alors qu'avec toute notre tendresse
 on lui a préparé son maté
 un peu, à moitié
 entre deux moues
 on fait la moue...
 On doit boire seules le maté
 ou avec un autre pédé
 débarqué à l'improviste
 ou avec un pauvre idiot
 qui ne pige pas que nous
 on tire sur la nouille à genoux

même dans les chiottes...
 eh bien, devinez-quoi ?
 le *mien*
 celui aux plumes sur la queue merveilleuse
 il m'invite ! ah, je ne le dégoûte pas !
 amour, amour, mon amour !
 je t'adore, je t'adore ! Toi
 C'est Toi moninfusion. Masyn
 Alepha. T'adore, dis-je, pas Théodore.

La paille en fer-blanc, cigale acide, dénonce l'écarlate
 anneau
 plus la saveur de gelée humide
 de ton membre, cette muse en veine

Et ce que l'on sent dans la frayeur
 ridicule (« si vieille ») de te vouloir quand même
 – je ne veux pas parler d'amour, n'exagérons pas –
 sera demain quand même « ...puis-je... te voir... ? »,

pour parler (mensonge) des charmes
 passés et flétris : male mort,
 voiles, voiles décatés : mal chance,
 dans la « ...pitié... » car c'est ce que veut le chant

J'ai laissé « ...un peu... » mon travail littéraire
 car j'étais parvenu à un point « ...certain... »
 Un certain point, mais mieux vaut le laisser

comme ça. Quand, dans son style le plus précaire,
 la vérité ne prêche pas dans le désert,
 quelqu'un écoute (et on veut le tuer).

*Je devenais fou
Peu ou prou.
Je rime et me comprends
– « Choé-Choé. Mucus. »*

DIS-MOI
SEULE
MENT MA
DOUCE

qu'il lime
l'ol ympe
et là je
te touche

(1981)

LE SENTIMENT GÉNÉRAL (2/2)

Frédéric Forte

8.

du monde infraordinaire presque rien
ne sourd à la télévision on n'en parle
pas quelquefois on se dit qu'il faudrait plus
de brouillard de féminin de pamplemousse
plus de ces choses-là qui se font entendre
pile au moment où l'on ne s'y attend pas
mais comment faire après pour garder la ligne
qu'on s'était fixée pris dans le flou on prend
des notes à chaque instant tout a un goût
de première fois une manière d'être
là tout à la fois manifeste et furtif
quand le sentiment général nous déborde
et qu'on cherche dans le chaos un accord
qu'on voudrait tirer de soi en fin de compte

9.

qu'on voudrait tirer de soi en fin de compte
comme une évidence ça paraît certain
vu depuis la table mais il faut sortir
de la comptabilité trop générale
sans quoi c'est sûr on ne s'en sortira pas
on pousse la porte et qu'est-ce que l'on trouve
de l'autre côté un espace à remplir
de gestes plus concrets le contraire en somme
de ce poème qui lui aussi serait
une porte mais fermée décidément
alors par la fenêtre venir au monde
ou plonger en expédition dans les branches
y passer son temps avec l'idée d'un jour
remonter exactement à la surface

10.

remonter exactement à la surface
même avec le plan parfois c'est compliqué
la plupart du temps la notice ikea
est tenue à l'envers et l'on apprend bêtement à nager in situ dans le fractionné
notre cogito ergo sum est tout sens dessus dessous on se heurte sans cesse au principe de réalité sous cloche
on fait des bulles qui contiennent des idées discontinues des pensées toutes nues
à rhabiller bonjour les scaphandriers
maintenant qu'on a visité chaque faille
pour mieux se rappeler l'amont on avale
des choses voilà comme un bon gros poisson

11.

des choses voilà comme un bon gros poisson
qui s'extrait importé peut-être d'une autre fable dans l'instant on ne comprend pas trop
ce qu'il vient faire là et le comme même
nous échappe à moins qu'on ne souhaite être comme lui
sis tout entier dans la comparaison être lui un poisson ou quasi et fuir
le sentiment général s'il est possible pour mieux s'inclure dans le particulier
la douche plutôt que le bain bouillonnant
remettant les troubles du monde liquide à plus tard pour une petite banquise
privative ou pour finir en bout de ligne
pris dans les filets de quoi on ne sait pas

12.

pris dans les filets de quoi on ne sait pas
toujours comment répondre à la question elle
en suspens et nous avec pour un peu on
cesserait en tout mais quelque chose pousse
à dénouer les nœuds c'est la tête qui parle
ou alors le corps en tout cas le cœur n'est
que rythmique un rien qu'à soi et qui mesure
le temps des choses passées à l'intérieur
à l'extérieur le monde informe le monde
dans le flou continu des conversations
a-t-on l'impression d'être resté au bord
qu'aussi sec on se retrouve au beau milieu
pataugeant sans le savoir dans la réponse
la matière de la poésie peut-être

13.

la matière de la poésie peut-être
ne rapporte rien juste un zeste de vert
dans l'orange crépuscule et puis rideau
de brouillard comme ça sur le paysage
du coup on opterait pour une remise
des compteurs à zéro que tout soit égal
dans la langue coucher de soleil valant
camion-poubelle ou toutes choses auxquelles
on pourrait penser si tant est que l'on pense
dans un poème et on les transformerait
en nul autre objet que celui-ci un bruit
qui s'ébruiterait jusqu'à ce qu'il s'éteigne
de lui-même ou soufflé par plus grand vacarme
cela même qu'on aimerait renverser

14.

cela même qu'on aimerait renverser
nous renverse à chaque fois c'est une image
qu'on ne voit pas mais est-ce alors une image
et ne serait-ce pas nous les imagés
le sentiment général serait ainsi
le titre rêvé du film documentaire
dans lequel on n'arrête pas de tourner
tous en plan serré les uns contre les autres
à l'heure où l'on se parle personne encore
n'a dit coupez les lumières continuent
de clignoter et dans le long traveling
qui nous ramène à notre point de départ
on aperçoit le début de quelque chose
or ce n'est pas le moment de commencer

*or ce n'est pas le moment de commencer
à considérer toutes choses égales
parce qu'il y a un sujet qui se cache
au grand jour visible de tous à l'œil nu
mais inaperçu dans son clignotement
c'est un paysage en système binaire
quelque chose qui ressemble à une ligne
du monde infraordinaire presque rien
qu'on voudrait tirer de soi en fin de compte
remonter exactement à la surface
des choses voilà comme un bon gros poisson
pris dans les filets de quoi on ne sait pas
la matière de la poésie peut-être
cela même qu'on aimerait renverser*

LE RAPT DE LA BOUCLE (3/5)

Alexander Pope
traduit de l'anglais (GB) par Pierre Vinclair

Chant III

Près des champs que des fleurs couronneront toujours,
Où la *Tamise* inspecte, orgueilleuse, ses tours,
Se trouve un bâtiment dont la splendeur étonne,
Et qui a pris son nom au quartier de *Hampton*.
Les ministres anglais y font un sort tragique
Aux Tyrans étrangers, aux Nymphes domestiques ;
Toi, grande *Anne* ! régnant sur trois pays soudés,
Tu reçois tes conseils ici — parfois le thé.

C'est là que nos héros et nos nymphes accourent
Pour goûter un instant au plaisir de la Cour,
En s'instruisant longtemps par des discours variés :
Qui donna sa visite — ou son bal — en dernier ?
En voici un qui loue la gloire de la Reine
L'autre tel paravent de confection indienne,
Un troisième interprète — œil, signe, oscillation —
Un seul mot exécute une réputation.
Tabac et éventail fournissent chaque pause
En rires, lorgnements et chants — toutes ces choses.

Cependant, le soleil, baissant depuis le pic
Du jour, envoie son feu par des rayons obliques ;

Les juges affamés vont signer leur sentence
(Dès que le vaurien pend, les jurés font bombance) ;
De la bourse un marchand revient, pleine cassette,
S'achèvent les travaux, vastes, de la Toilette.
Lors *Bélinda*, de Gloire étant en appétit,
Brûle de défier deux chevaliers hardis
À l'Hombre¹ (ou décider, seule, de leur destin) —
Et gonfle la Poitrine à ce Succès qui vient.
Les trois bandes soudain s'arment pour s'approcher,
Chacune contenant les neuf Divinités.
Lorsqu'elle tend la main, la troupe des Esprits
Descend pour recouvrir chaque carte de prix :
Ariel se positionne avec le Matador,
Puis chacun en fonction du grade qu'il arbore ;
Car les Sylphes jamais n'oublent leur peau d'avant
Et gardent de la Femme un grand souci du rang.
Vois donc ces quatre Rois, terribles, révéérés,
Aux barbiches fourchues, aux moustaches cendrées ;
Quatre Reines ensuite, une fleur à la main,
Cet emblème exprimant leur pouvoir plus câlin.
Un groupe de Valets arrive derechef
En costume, hallebarde et képi sur le chef :
Puis, bigarrée, la troupe avance en file indienne
Pour s'en aller combattre en la violette plaine.
La Nymphe avec talent les passant en revue,
Lance : *Que Pique soit l'atout* ! — ainsi il fut.

À la guerre, elle envoie ses sombres Matadors
Sur scène tels les grands chefs basanés des Maures.
L'invincible seigneur *Spadille*, alors agit :

¹ Hombre : jeu de cartes, ancêtre du bridge.

Libérant deux atouts captifs, il prend le pli !
Manille, sous ses coups, en fait céder autant
 Et marche en direction du tapis, conquérant.
 C'est *Basto* le suivant mais son sort, brillant moins,
 Lui rapporte un atout et deux cartes à points.
 Muni d'un large sabre, ayant régné longtemps,
 Apparaît le grand Roi des Piques, grisonnant,
 Une virile jambe offerte aux spectateurs —
 Cachant le reste sous sa robe de couleurs.
 Rebelle, le Valet qui au combat l'engage
 Ne parvient qu'à périr sous sa royale rage.
 Même un Valet de Trèfle, assiégeant Rois et Reines
 Au Jeu de Lu¹, tuant des soldats par centaines,
 Se retrouve isolé (Ô combat fatidique !),
 Ignoré — le vainqueur l'embroche de sa Pique.

Les deux armées cédaient encore à *Bélinda*
 Quand le champ, du *Baron* la fortune embrassa ;
 L'Amazone de l'hôte arrive, agonistique,
 Impériale, soutien au souverain des Piques.
 Des Trèfles le Tyran ploie sous ses coups, premier
 Malgré son air hautain, sa barbare fierté.
 À quoi sert sur son front le diadème royal
 Et les membres géants qu'avec peine il étale ?
 Puis sa robe trainant derrière lui, guindée,
 Et le globe qu'il est seul des Rois à porter ?

D'un geste le *Baron* met ses Carreaux, agile,
 Leur *Roi*, robe brodée, se montre de profil.
 Sa rayonnante Reine, aux dons complémentaires,

Met les pauvres soldats facilement à terre.

Trèfles, *Carreaux* et *Cœurs* en un vaste fourbi
 Se trouvent entassés, sans noblesse, au tapis.
 Pareil au bataillon dans sa débâcle enfui,
 Troupes brunes d'Afrique ou escadrons d'Asie,
 S'escampent les Nations en même confusion,
 Habits variés, couverts de différents blasons.
 Les troupes transpercées et désunies s'écroulent
 En tas sur le tapis qu'un seul destin leur roule.

Un Valet de Carreaux venu faire sa danse
 Bat la Reine des Cœurs d'un coup (honteux !) de chance !
 À cette vue le sang fuit les joues de la vierge,
 Son visage se teint d'une pâleur de cierge.
 Tremblante, elle aperçoit, sa défaite approchant,
 Et *Codicille* et les mâchoires du Néant.
 Comme aux situations les plus tendues, soudain
 Le destin de l'ensemble à un seul bon coup tient.
 Un As de Cœur s'avance ; au creux de la main, pleine,
 De *Bélinda* caché, le Roi pleurait sa Reine.
 Volant, pour se venger, à un rythme endiablé,
 Comme la foudre il fond sur le pauvre As, prostré.
 Elle remplit le ciel, hurlant des cris de joie
 Que les murs, les canaux et les bois lui renvoient.

Ô Humains ! ignorant du destin les décrets,
 Trop prompts au désespoir, trop prompts à la fierté !
 La gloire est balayée en un très bref instant —
 Et le jour victorieux se fait honnir longtemps.

¹ Lu ou Loo, diminutif de Lanterlu (ou Lanterloo), jeu de cartes du XVI^{ème} siècle, dans lequel le Valet de Trèfle est la carte la plus haute.

Mais oh ! déjà la table est dressée — cuillers, tasses —
 Le grain broyé — dans un moulin tournant sur place —
 On élève un bougeoir, comme il est de coutume
 Sur l'autel japonais — les fiers Esprits s'allument.
 D'une coupe en argent, le nectar se répand
 Et la terre de Chine accueille un flot fumant.
 Elle flatte à la fois le goût et l'odorat,
 Une tasse après l'autre allongeant le repas.
 Le groupe des Esprits auprès d'elle frétille,
 Soufflant sur le brûlant qui fond sur ses papilles,
 L'entourant, délicats, des plumes de leurs ailes,
 Pour faire, attentionnés, un brocart à la Belle.
 Le café (diffusant des visions politiques
 Malgré l'obturation de la fente ophtalmique)
 Élève par vapeurs au cerveau du *Baron*
 Pour obtenir la boucle, une machination.
 Avant qu'il soit trop tard, jeune fou, halte-là !
 Crains les Dieux ! Souviens-toi du destin de Scylla !
 Transformée en oiseau, elle paya très cher
 Son offense aux cheveux du Roi Nisos, son Père¹.

Quand l'esprit d'un mortel se penche vers le pire,
 Vite il trouve un moyen de bientôt l'accomplir !
Clarisse à cet instant précipite le drame
 En tirant d'un étui une arme avec deux lames.
 De même quelque Dame en un roman courtois,
 Aide son chevalier, l'armant pour le tournoi.

¹ Voir Ovide, *Métamorphoses*, VIII. [Note de Pope]

Saisissant ce présent avec égard, il tend
 Tout au bout de ses doigts le petit Instrument
 Et derrière le cou de *Bélinda* le porte
 Lorsque sa tête offerte hume les vapeurs fortes.
 Lors mille Esprits se ruent sur la boucle, aidant, preux,
 Des ailes, tour à tour, pour pousser les cheveux
 Et faire le diamant de l'oreille trois fois
 Bouger : elle se tourne, et il manque sa proie.
 À ce moment précis, le vigilant Ariel
 Analysa le for intérieur de la Belle,
 Comme sur le bouquet broché à son corsage,
 Il voyait, s'élevant en pensée, les images,
 Il aperçut soudain, malgré ses connaissances,
 Un amant embusqué pour le plaisir des Sens.
 Étonné et confus, devenu impuissant
 Il s'en va, résigné au destin, soupirant.

Ayant ouvert en grand le Forfex, le Baron
 En ferme la mâchoire... et la Boucle se rompt...
 Ou presque : juste avant le fatal coupement
 S'interpose un esprit assez naïvement ;
 Par le sort excitées, les Lames le cisailent
 (Vite, ces bouts d'éther feront leurs retrouvailles²),
 Maintenant les cheveux sacrés sont détachés
 Du crâne — et pour l'éternité, l'éternité !

² Voir Milton, *Le Paradis Perdu*, 6. [Note de Pope]

C'est là que des éclairs jaillirent dans ses yeux
Avec des hurlements à faire peur aux Cieux.

Pour apitoyer Dieu nul ne fit de tels cris,
Même au souffle dernier des chiens et des maris —
Ni pour un vase Ming précieux, tombant de haut,
Redevenant poussière éclatante, en morceaux.

Qu'un laurier triomphant mes tempes vienne orner
(Cria le grand vainqueur) : j'ai gagné le trophée !
Tant que poissons dans l'eau et tant qu'oiseaux dans l'air,
Tant qu'en coche de six les Belles d'Angleterre,
Et tant que de Bacon l'Atlantide on lira,
Que la Belle ornera d'un beau coussin son drap,
Qu'on paiera sa visite en un jour solennel,
Qu'ordonnées les bougies flamboieront sur l'autel,
Tant que les Nymphes, trop gâtées, commanderont,
Dureront mon honneur et ma gloire et mon nom !

Ce qu'aurait conservé le Temps, le fer l'arrête —
Hommes et monuments au destin se soumettent.
C'est le fer qui détruit l'œuvre des dieux, renvoie
Les impériales tours à la poussière, à Troie —
Le fer, contrecarrant l'orgueil et réduisant
De magnifiques Arcs de Triomphe à néant :
Nymphes, pas étonnant, si tes cheveux tombèrent
Sous l'implacable action conquérante du fer !

APRÈS BABEL (12/12)

Guillaume Métayer

Retours de Babel

Oui, je voulais faire de cette dernière livraison une chanson, un « Au revoir, Babel » qui aurait été une sorte de « Revoir Paris », une façon canotière de tirer sa révérence, à la Trenet, ou à la Chevalier : Babel sera toujours Babel... Oui, un music-hall du vieux Belleville pour finir, pour répondre au blues initial (*Ady zoom-zoom*) et à celui de partir, de s'en aller à pas lents, de quitter la scène, sur la pointe des pieds... Mais me revoilà côté jardin à peine sorti côté cour... Car : peut-on dire « au revoir » à la traduction ? Peut-on chanter *Goodbye, stranger...* à cette belle infidèle ?

Goodbye stranger it's been nice
Hope you find your paradise

Après une longue période de jeûne, de lassitude presque, je me disais : plus jamais ça, les poèmes hongrois, allemands, slovènes... Ne plus jamais traduire, ne faire plus rien qu'écrire. Ce luxe de la page blanche, cette mer pâle à l'horizon, ce champ offert, ouvert, à l'infini... Plus encore que la quille, la liberté ! Fini les textes siamois, les gémellités au forceps, finies les gigoteuses deux places, les side-cars où c'est toujours le même qui tombe dans le fossé, les ascenseurs étroits où un gras-double nous tourne le dos, catafalque où il n'y a pas la place pour deux... Fini aussi, le *couch surfing* de la littérature entre Budapest, Graz et Ljubljana. Écrire, dit-il...

Oui, cette fois, je me mets à mon compte, comme le rêve trivial d'un film de loulous des années 1960 : j'ouvre mon magasin, tout petit mais à moi. Tu verras comme c'est beau, la côte normande. On y sera bien. Et bientôt. Après le dernier casse. Le der des ders, promis, chérie. Mais voilà. Mon mail émet son tintement caractéristique. Un poème à traduire. Pour une soirée littéraire, qui approche dangereusement, à la façon hésitante d'une météorite qui serait aussi un chien. Que dis-je, un mail m'arrive ? Il me revient ! Car j'ai déjà dit Non, non et non. Ah, mais cette fois, c'est demandé si gentiment, par un ami, qui plus est, dans son bel hongrois, de surcroît. Il ne doit pas savoir que c'est décidé, je me range des voitures. Le pauvre. Non. On ne peut pas laisser tomber un copain comme ça, en rase campagne. Non, non et non.

Alors je m'y suis remis, comme de bien entendu. La dernière banque avant Fécamp. Un petit poème de rien du tout, toutes affaires cessantes, comme d'habitude. Sauf qu'il est plus difficile que d'habitude, rempli d'ellipses et de sous-entendus, et voilà l'échange de mails qui commence, les nuances ici, les connotations là. L'amitié, quoi... Et puis cette adhérence à l'écran que j'avais oubliée. Cette intensité de gastéropode. Cette fixation dans le pixel en forme de quête du sens, à tout prix, partout. Mais que vois-je ? C'est un suprême bonheur de traduire ! Comment avais-je pu l'oublier ? Ah, pourquoi une telle adhésion ?

Je crois que j'ai la réponse : traduire est un sport. Non, pas un sport de combat, pas si vite... Ni même un tennis ; mais un squash, avec des rebonds sans fin dans tous les lexiques, des rattrapages acrobatiques, des courses éperdues vers le mur, des arrêts brutaux juste avant... Tout sauf une « réjouissance solitaire » comme disait Camus de

la littérature. Traduire, c'est l'écriture à deux, le dialogue socratique des textes, et des langues que de fond en comble, fût-ce sur un petit périmètre, ils émeuvent à chaque fois. Comment se passer de ces séismes-là ? Ces nigauds hiératiques d'écrivains me feraient presque peine, avec leur solitude. Vous ne voulez pas venir jouer avec nous ? Juste quelques balles, quelques *passing shots*, quelques *aces* – et aussi des retours gagnants, c'est-à-dire ce moment où ce que le traducteur renvoie dépasse l'original ! Les retours de Babel...

Parlons-en, des retours gagnants... Le traducteur passe volontiers pour un écrivain de second ordre. Et pourquoi donc ? Parce que ce n'est pas lui qui est au service. Il y a déjà un texte écrit, comme s'il n'y avait pas *toujours déjà* un texte écrit, avant toute écriture, depuis maintenant longtemps, longtemps ! Une première balle, la belle affaire... Mon expérience, à moi, c'est justement qu'il est bien plus difficile de traduire que d'écrire – c'est d'ailleurs pour cela, parce que « ce n'est pas le chemin qui est difficile, c'est la difficulté qui est le chemin », que je m'y adonne, tiens, non sans quelque surprise et tristesse parfois devant le peu de reconnaissance qui s'attache à cette « tâche ». Bien sûr, être libre, rien de plus difficile, nous le savons au moins depuis Sartre. Mais enfin, les écrivains n'inventeraient pas toutes ces justifications parfois prétentieuses de leurs « démarches » s'ils ne sentaient à quel point leur liberté est proche de l'arbitraire... Alors que les traducteurs, eux, dansent vraiment dans un nombre de chaînes incalculables, et ils promènent tout du long un miroir où n'importe qui peut, constamment et à toutes les époques, jeter un coup d'œil pour leur demander des comptes, avec l'insolence et la voix flûtée d'un chien de Devos (« on ne pourrait pas

changer de programme ? »)... Ah, c'est bien plus difficile, croyez-moi, que de vaticiner librement... Et puis, il faut savoir au moins deux langues. Et en général une troisième, qui sert de point de comparaison ou de passage, n'est pas de trop. Et ce flemmard d'écrivain qui se contente de sa langue maternelle... C'est vrai que Môssieur est un génie, lui, il n'a pas besoin d'étudier ! Et puis quelle rigueur il nous faut... Une rigueur qui n'est pas toute en nous, mûrie par l'inconscient, l'observation, le Moi, mais toute en l'autre, une attention folle à ses inflexions, ses moindres vibrations, ses minimes sursauts. C'est pourquoi, bien plus souvent qu'on ne le dit, le traducteur fait mieux que l'original, ne serait-ce que parce qu'il doit, par sa traduction même, légitimer son choix : impossible qu'il ait traduit quelque chose d'aussi plat. Ou bien parer d'avance les coups de ceux qui, par principe, mettent le bon sur le compte de l'auteur et le mauvais sur celui du traducteur, comme on enlève le gras. Ou encore simplement parce que voilà : ce roturier de traducteur est plus inspiré, ce jour-là, que monseigneur l'auteur. D'autant plus inspiré peut-être qu'il n'est *pas* l'auteur, mais le coadjuteur, qui perd bientôt son « d » et son « j » et devient aussi hadj que l'auteur, en tout cas qu'un coauteur. C'est pourquoi l'idée qu'avance Borges d'un « Cimetière marin » meilleur en espagnol qu'en français ne me surprend pas (il y a une autre raison pour laquelle cela ne me surprend guère, mais je ne veux choquer personne) :

le vers original d'Ibarra : « *la pérdida en rumor de la ribera* » est inaccessible, et [...] son imitation par Valéry : « le changement des rives en rumeur » n'en rend qu'imparfaitement l'effet.

Borges a raison : « changement » est un faux-sens, moins fort que « perte » (« *pérdida* »). Valéry l'a visiblement employé pour le décompte des « pieds ». Ce décasyllabe peu familier au français contemporain a dû bien l'embarrasser, au risque d'amenuiser le pathétique du texte original espagnol. Et puis il n'a pas vu l'importance des allitérations en « r » (« *la pérdida en rumor de la ribera* ») qui miment le murmure des vagues sur le bord, ni la douceur des rimes intérieures en « a » (« *la pérdida en rumor de la ribera* ») qui peignent si bien la rime de la plage et de la mer. Surtout, Valéry n'a pas pu respecter l'antéposition si expressive, qui épouse si bien l'ondulation de la vague qui s'affale, ainsi que l'évaporation du son dans les embruns, comme une pulvérisation des rives...

Parfois c'est la version française qui est meilleure, ou largement aussi bien, que l'originale étrangère. Par exemple, puisque l'on parlait de music-hall, la fameuse chanson que je trouve magique, magnifique et unique en français avec cet exploit de coller au rythme, aux rimes et surtout aux mimiques de ce bon vieux squelette de Skellington, la découverte par Mister Jack du pays qui va inspirer son « incroyable Noël » :

Que vois-je ? Que vois-je ?
 Du rouge, du bleu, du vert ?...
 Que vois-je ?
 Des flocons blancs dans l'air ?...
 Que vois-je ?
 Je suis sûrement malade
 réveille-toi Jack, ce n'est qu'un rêve, une chimère !...

Impossible de savoir sur Wikipédia qui est l'auteur de ce petit chef-d'œuvre. Vous pensez bien que l'on ne va pas vous y donner si facilement le nom d'un agent aussi infime que le traducteur d'un film... On mentionne les doubleurs (et c'est très bien), les dates d'exploitation en salle, plein d'autres choses encore mais point l'identité de celui ou de celle qui a traduit non seulement les dialogues mais surtout toutes ces chansons... Par chance, j'ai décoré Tim Burton il y a quelques années. Enfin « j'ai décoré », le ministre a décoré, c'est une sorte d'humble factitif, je me suis contenté de lui souffler ses mots. Et j'avais acheté alors tous les films de Burton, je retrouve le DVD de *Jack*, encore sous emballage... Rien sur la couverture, évidemment, un traducteur, pensez donc... Mais je cours à la fin du film, là où je me souviens qu'apparaissent souvent quelques noms inutiles en hideuses surimpressions, « version française de »... Et je tombe, en effet, sur le nom de ce modeste passeur. C'est un certain Philippe Videcoq. Par chance aussi, Internet a ses réseaux que la raison ne connaît pas : de fil en aiguille, dans cette meule de foin, je tombe sur le poète de notre épouvantail. Et voici ce qu'il écrit sur le site *Objectif cinéma* :

J'ai eu la chance d'adapter et de diriger la version française de *L'Étrange Noël de M. Jack*. C'était la première fois que j'adaptais seul des chansons (il y en a une douzaine) avec une telle exigence de synchronisme (les mouvements de bouche des marionnettes étaient extrêmement précis). J'ai mis près de trois semaines à terminer les chansons, et une semaine environ pour la partie dialogues. J'ai dirigé la partie dialoguée du film, et Georges Costa, qui a dirigé la partie musicale, m'a également confié le rôle (assez court) du « clown qui perd la tête ». Je suis très fier d'avoir participé à ce film, devenu culte depuis. Enfin,

j'ai eu la chance, l'an dernier, de rencontrer Tim Burton, avec qui j'ai échangé quelques mots sur ce doublage qu'il m'a dit avoir apprécié¹.

De fait, sur la fiche Wikipédia, Philippe Videcoq est bien mentionné comme « clown qui perd la tête » (serait-ce une nouvelle définition de « traducteur » ?), un rôle pour lequel son nom reste toutefois en rouge, comme tous ces pauvres noms sur lesquels on ne peut pas cliquer, indignes peut-être de ressusciter dans l'arrière-monde d'une nouvelle page, noms qui ne bondissent plus de leurs cercueils pour nous hanter et noms impropres à l'hypertexte, un comble pour la voix française et poétique du vieux Jack !

On trouve pourtant, relique d'un saint peu chômé, sur le musée en ligne de la SACEM une photographie de son « Attestation de sous-titrage du film *L'Étrange Noël de M. Jack* » :

<https://musee.sacem.fr/index.php/Detail/entities/4047>

Douze chansons ! Et toutes merveilleuses : à quand un recueil ? Après tout, n'est-ce pas un poème de Tim Burton qui est à l'origine du film ? Toutes ces adaptations sont très réussies. Et pas seulement réussi parce que Videcoq a traduit « *What's this* » par « Que vois-je ? », ce qui lui offre de belles assonances en « -age » (« merveilleux voyage », etc.) et qui lui permet d'éviter le fameux : « Qu'est-ce que c'est que ça ? » qu'un *French bashing* banal se plaît à moquer sur les réseaux sociaux, comme si *Magdalen* qui se dit Môdlen, *Wednesday* Ouensdait (et non Ouednessdait, si, si, ha, ha) et Leicester (Laid, c't'heure) avaient quelques leçons que ce soient à donner... Mais ainsi vont les

¹ <https://www.objectif-cinema.com/spip.php?article4433>

langues dominantes... Laissons-les à leurs œillères, nous en avons eu d'autres... Oui, toutes ces chansons sont réussies : la première notamment, celle de l'introduction au pays d'Halloween... Ou encore celle de Jack en Hamlet au clair de lune méditant sur son propre crâne... je vous renvoie au film.

Pour l'heure, écoutons encore un peu Philippe Videcoq, sur les débuts de sa vocation :

J'ai suivi des études de lettres classiques et d'anglais, me destinant au départ à l'enseignement. Adolescent, alors qu'il n'y avait encore ni DVD ni même VHS, je m'amusais à comparer les versions originales et françaises des dessins animés de Disney sur les 33 tours qui reprenaient les bandes son des films.

Nous y sommes ! Rendons hommage à l'homme de l'ombre et non seulement le parolier des ombres, au traducteur poète caché derrière les films pour enfants, en comparant quelques instants, à notre tour, sa version avec l'originale et, tant que nous y sommes, avec la traduction hongroise que j'ai récupérée de mes blanches mains (c'est le cas de le dire dans cette neige) à partir des sous-titres de mon vieux DVD...

What's this?
There's color everywhere
What's this?
There's white things in the air
What's this?

I can't believe my eyes
I must be dreaming
Wake up, Jack, this isn't fair
What's this?

« Du rouge, du bleu, du vert ? » pour « *There's color everywhere* » n'est-ce pas génial, quand on a, de surcroît, l'image sous les yeux, avec les guirlandes de Noël ? Et l'idée de faire

rimer le texte original et le texte français est merveilleuse aussi, comme un secret de fabrication, une doublure précieuse pour quelques fous comme nous...

« Des flocons blancs dans l'air ?... » pour « *There's white things in the air* » (là, c'est carrément le même mot qui rime) est très bien aussi, même si l'on peut regretter le terme « flocons » très euphonique (surtout avec « blancs ») mais qui ne rend pas l'étonnement du squelette devant la neige qu'il semble avoir oubliée depuis le temps lointain où il était vivant. En revanche ; « ce n'est qu'un rêve, une chimère » est beaucoup mieux que « *this isn't fair* », assez faiblard. Tout est ainsi, au moins aussi bon que l'original et parfaitement adapté aux formes que prend la gueule du mort-vivant hébété. Ainsi « *dreamland* », le pays des rêves, va devenir « maman » car Jack mime une berceuse en apposant ses mains sous son crâne terrifiant et les deux mots se ressemblent, au moins entre ses dents.

Et la version hongroise promise ? La voici :

Ez meg mi ? Mi ez a sokszínűség
Mi ezek a fehér izék?
Ez mi ?
Szemem becsap, biztos álmodom
Ébredj Jack ! Talán félrevezetnek
Ez mi ? Valami elromolhatott!
Ez mi ? Mik ezek a dalok ?

Elle a gardé l'idée d'un grand nombre de couleurs grâce au mot composé « sokszínűség », littéralement la « multi-colorité », même si cela peut aussi vouloir dire la « diversité ». Et elle a conservé aussi l'idée des « *things* » : « C'est quoi, ces trucs blancs, là ? » (« *Mi ezek a fehér izék* »).

On le voit, les assonances sur deux syllabes (*elromolhatott / dalok*) sont belles. Littéralement :

C'est quoi ? Quelque chose a dû m'abuser !
C'est quoi ? Que sont donc ces chansons ?

Et en plus, les rimes sont poétiquement correctes car nous sommes dans le domaine de l'enfance où ces puérités du retour des sons sont autorisées. Sans oublier le fait que le hongrois se paie le luxe d'un joli chiasme. On passe facilement de « c'est quoi ? » à « qu'est-ce ? », de « *Ez mi* » à « *Mi ez* », qui rappelle, dans un tout autre contexte, le poignant récit de Mireille Gansel sur l'enfant caché, qui voit des étoiles pour la première fois et s'écrie « *mi az* »¹.

Ainsi donc, parfois, le traducteur sort de son pays hanté et rencontre la ville de Noël, celle des écrivains. Et c'est alors qu'ils se sent libéré, délivré... Maintenant, vous comprenez à quoi vous avez échappé, pour ce dernier feuilleton. Alors *Good bye, strangers*.

PANORAMA ZÉRO (2/5)

Eva Nielsen



¹ Mireille Gansel, *Une petite fenêtre d'or*, Paris, La Coopérative, 2016, p. 79.



LES AUTEURS

LAURENT ALBARRACIN est né en 1970. Il vit dans le Limousin. Il a notamment publié *Le Secret secret* (Flammarion, 2012) et *Le Grand Chosier* (Le Corridor bleu, 2016). Il dirige les éditions Le Cadran Ligné.

GUILLAUME CONDELLO est né en 1978. Il est notamment l'auteur de *Les Travaux et les jours* (Dernier Télégramme, 2012) et *Ascension* (Le Corridor bleu, 2018).

GUILLAUME CONTRÉ est né en 1979. Traducteur de l'espagnol et de l'anglais, il est critique au *Matricule des anges*. Il est l'auteur de *Discernement* (Louise Bottu, 2018) et en espagnol chez Pre-Textos, à paraître).

ALEXANDER DICKOW est né en 1979. Il vit en Virginie (USA). Il est notamment l'auteur de *Caramboles* (Argol, 2008) et *Rhapsodie curieuse (diospyros kaki)* (Louise Bottu, 2017).

OLIVIER DOMERG est né en 1963. Il a publié en 2018 en trois volets *La condition du même : La Sainte-Victoire de trois-quarts* (La Lettre Volée), *Onze tableaux sauvés du zoo* (l'Atelier de l'agneau), *Le temps fait rage* (Le Bleu du ciel).

FRÉDÉRIC FORTE est né en 1973. Il vit à Paris. Poète et membre de l'Oulipo, il a publié notamment *Dire ouf* (P.O.L, 2016) et *Opéras-minute* (TH.TY., 2017, 2de éd.).

SABINE HUYNH est née en 1972. Elle vit à Tel Aviv. Elle est notamment l'auteur de *Kvar lo* (Æncrages & Co, 2016, Prix du CoPo 2017) et de *Parler peau* (Æncrages & Co, 2019).

RODGER KAMENETZ est né en 1950. Il vit à la Nouvelle-Orléans. Il est notamment l'auteur de *The Jew in the Lotus* (Harper, 1994 ; traduit de l'anglais par Bernard Cohen : *Le juif dans le lotus : des rabbins chez les lamas*, Calmann-Levy, 1997) et de *Yonder* (Lavender Ink, 2019).

FRÉDÉRIC LAÉ est né en 1978 à Brest. Il a participé aux revues Ce qui secret, Du nerf !, remue.net, RIP et a publié *Océania*, livre numérique aux éditions D-Fiction. Il est membre de la Maison de la poésie de Nantes.

OSVALDO LAMBORGHINI (Buenos Aires, 1940 – Barcelone, 1985). Poète et romancier, auteur d'une œuvre essentiellement posthume qui fait aujourd'hui l'objet d'un culte en Argentine.

GUILLAUME MÉTAYER est né en 1972. Il vit à Paris. Il est l'auteur de *Nietzsche et Voltaire. De la liberté de l'esprit et de la civilisation* (Flammarion, 2011), de *Libre jeu* (Caractères, 2017), et traducteur...

CLAUDE MINIÈRE est né en 1938. Il est notamment l'auteur de *Lucrèce* (Flammarion, 1997) et de *Pound, Caractère chinois* (Gallimard, 2006).

EVA NIELSEN est une artiste franco/danoise née en 1983. Son travail est représenté par Jousse Entreprise (Paris), The Pill (Istanbul) et Selma Feriani (Tunis/Londres)

ALEXANDER POPE (1688-1744) est le plus grand poète anglais du début du XVIIIe siècle. Il est notamment connu pour sa traduction d'Homère et ses poèmes satiriques, *The Rapt of the Lock* et *The Dunciad*.

DOMINIQUE QUÉLEN est né en 1962. Il a notamment publié *Petite forme* (Apogée, 2003) et *Revers* (Flammarion, 2018).

DENISE RILEY est née en 1948 au Royaume-Uni. Philosophe et poète, elle est notamment l'auteur de *Say Something Back*, (Picador, London, 2016).

PIERRE VINCLAIR est né en 1982. Il vit à Singapour. Il est l'auteur de *Le Cours des choses* (Flammarion, 2018) et *Sans adresse* (Lurlure, 2018).

CATASTROPHES
écritures sérielles & boum !

Comité éditorial :
Laurent Albarracin, Guillaume Condello & Pierre Vinclair

Administration du site & édition du pdf : P. V.

Textes © de leurs auteurs respectifs

Photos de couverture et p. 15 © Laurent Albarracin. Autres photos © Pierre Vinclair (sauf photos du feuilletton de Christophe Macquet © Christophe Macquet).

Nous écrire : revuecatastrophes@gmail.com

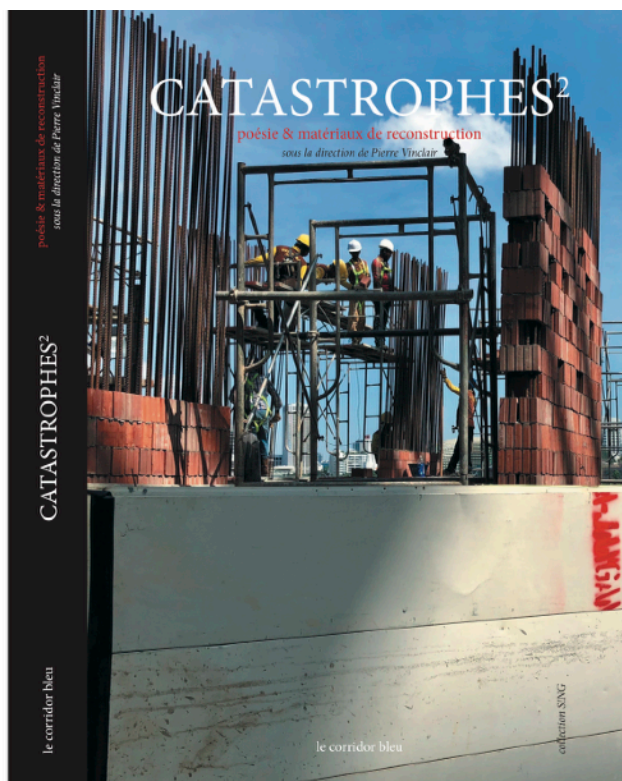
CATASTROPHES²

LAURENT ALBARRACIN
GUILLAUME ARTOUS-BOUVET
BAI JU YI
ANNE-MARIE BEECKMAN
MARTIN BOMBLED
GUILLAUME CONDELLO
MARINE CORNUET
AURÉLIE FOGLIA
SÉBASTIEN KÉREL
MARIE DE QUATREBARBES
VICTOR RASSOV
CLAIRE TCHING
PIERRE VINCLAIR
MONICA YOUN



CNL

20 €
www.lecorridorbleu.fr



Le deuxième numéro

de la version papier de **CATASTROPHES** est parue !

Poésie & matériaux de reconstruction

272 pages de poésie sauvage et d'aventures critiques, avec 13 textes merveilleux par Laurent Albarracin, Guillaume Artous-Bouvet, Anne-Marie Beeckman, Martin Bombled, Guillaume Condello, Marine Cornuet, Aurélie Foglia, Bai Juyi, Sébastien Kérel, Marie de Quatrebarbes, Victor Rassov, Claire Tching, Pierre Vinclair, Monica Youn.

Parution début janvier

20 euros. Disponible dans les bonnes librairies ou sur le site du corridor bleu :

<https://www.lecorridorbleu.fr/produit/catastrophes-2/>